

Nouvelles Mythologies



La compagnie Sisyphe heureux

Nouvelles Mythologies

Auteurs:

Haïm Adri

Samuel Dutertre

Benoît Gazzal

Nathalie Herve

Muriel Adri-Roulot

Ramsis Kassis

Shira Mintzer

Yoram Mosenzon

Willem Meul

Plasticienne : Nausicaa Favart-Amouroux

A l'enfant qui pose la question du comment...



« J'aime les mythes, leur poésie, leurs images, mais je me demande si parfois ils n'ont pas pour effet d'éloigner la raison... » Eric Herbette

En décembre 2005, j'ai invité huit artistes interprètes à vivre l'expérience d'un voyage collectif sur les territoires palestiniens et israéliens. Le projet de création Front était embryonnaire et je ne savais pas que ce voyage lui appartiendrait.

Le projet de notre rencontre était le suivant : partir douze jours ensemble à la rencontre de « collectifs » et de « murs », en parler, confronter nos regards, nos questions, constituer nous-mêmes un collectif, partageant les mêmes murs, le même toit, le même véhicule, la même table, se couper de nos « mondes séparés », ne communiquer qu'entre nous et avec ceux des autres collectifs que nous croiserions en route, ne pas se quitter.

Nous avons vu des murs réels, « paysagers », symboliques. Nous avons rencontré et interviewé des étudiants palestiniens, des soldats servant dans les checks-point de Qualandia et Naplouse, des kiboutzniks, des militantes féministes de l'extrême gauche israélienne, un groupe d'anciens colons de la bande de Gaza... Et chaque expérience était l'occasion d'un débat où nous partageons nos sensibilités, nos convictions, nos mythes...

A quelques jours de la fin de l'expérience, évoquant la fonction de la mythologie dans la naissance de l'identité collective, j'ai proposé à l'équipe que nous écrivions chacun un mythe contemporain, c'est à dire un récit capable de donner sens « au delà de l'humain » à l'actualité ou à un système de croyances, valeurs, conduites fédératrices de peuples à venir. Un récit marqué par tout ce qui constitue les grands mythes : la nécessité, la fatalité, des actes et des causalités absolus, des sentiments superlatifs, des figures archétypales au service d'une grande Histoire...

Nous avons consacré nos dernières journées à l'élaboration de ces mythes, alternant entre des longs moments d'écriture individuelle et des temps de « test » de nos mythes où chacun pouvait les questionner et ainsi aider à en perfectionner le motif central, le système de valeurs ou les protagonistes...

Huit mythes sont nés, mais comme le dit Jean Cocteau « ... l'histoire est une vérité qui se déforme de bouche en bouche et devient mensonge, alors que le mythe de bouche en bouche, prends des forces et en arrive à devenir vrai ».

J'ai proposé à l'équipe de livrer leurs mythes au jeu générationnel et de les donner à un autre comme un héritage verbal, puis l'autre le donnera et ainsi de suite...

De huit récits sont nés seize mythologies.

Je refuse les qualifier autrement (contes fondateurs, récits d'origines, légendes...), je les qualifie de mythologies. Je les lis comme je lirai un mythe en écoutant sa maladresse, ses certitudes et son manichéisme. Je les lis en les questionnant sur leurs auteurs, leurs motifs et leurs convictions. C'est à travers l'ambition de ces multiples écrivains maladroits entre leurs lignes que ces mythes ressemblent à d'autres mythes « ancestraux » et sensibles au questionnement.

Questionnement sur notre nécessité humaine de les écrire, de les penser même comme lieu de rencontre entre plusieurs individus, comme un patrimoine du collectif. Qu'est-ce qui pousse les hommes à créer des mythes ? C'est en interrogeant le mythe, et en le faisant interroger nous-même sur notre système de croyance intime, nos « fondamentaux » non pas en le laissant comme fatalité que des questions se posent...

Toutes les mythologies de ce livre sont accompagnées par des questions, qui nous ont frappé dès les premières lectures. Certaines de ces questions nous interrogent sur l'auteur et ses motivations. D'autres, sur notre façon de nous positionner envers la vie, politique, écologique, sociale et émotionnelle. Ces aller-retour entre notre intimité et notre collectif sont présents dans tous les mythes. Le mythe fait partie intégrante de notre construction comme être vivant et dynamique et c'est exactement ça que nous avons mis en chantier dans notre rencontre sur le territoire israélo-palestinien.

N'est-il pas nécessaire d'y songer, afin de nous permettre de réfléchir ? (Réfléchir comme un renvoi par réflexion - réverbérer).

N'est-il pas nécessaire de s'en libérer ? Quitte à remettre en cause le mythe... et en même temps nous remettre en cause nous-mêmes.

Poser un doute sur la notion d'appartenance collective, est-ce vraiment dangereux pour une société ? Est-ce qu'on ne confond pas la construction d'une société humaine et l'appartenance collective ?

Créer un monde plus ouvert à ses représentations, prendre mon destin en main. Pour que j'aille vers le bonheur avec pour vecteur la vérité.

Ce sont des questions que je désire avancer dans cet ouvrage en essayant tant bien que mal faire répondre/songer/réfléchir le lecteur lui-même, malgré l'irritation intellectuelle et émotionnelle que cela peut provoquer.

Le mouvement du dedans

Depuis toujours le mythe était le sujet de représentations plastiques, dans la peinture et la sculpture. Nausicaa Favart-Amouroux propose ici un travail de mise en abîme comme un mouvement intérieur entre la pensée et la représentation du mythe.

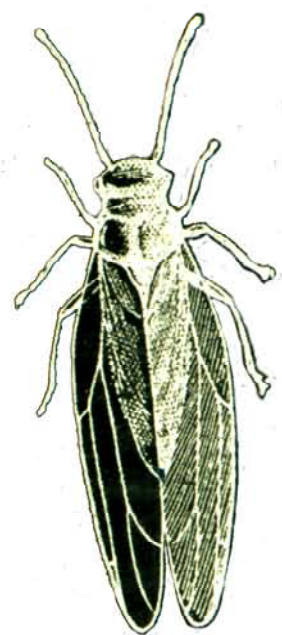
Dans la suite de la constitution de ce livre pour enfants de tous âges j'ai invité à rejoindre le jeu « générationnel » l'artiste plasticienne Nausicaa Favart-Amouroux. Elle propose une mise en abyme de ces mythologies au travers d'œuvres plastiques originales. Elle compose un travail visuel en utilisant des techniques mixtes, agençant ainsi la pellicule photo, la peinture à l'huile et l'art numérique. Par son intervention, elle porte un regard personnel qui transcende l'illustration et offre une toute nouvelle narration parallèle. Par sa lecture singulière, elle poursuit le sens même de cet ouvrage : le questionnement du mythe.

Par la suite j'ai invité, pour déséquilibrer nos « croyances » et troubler notre ouvrage, les êtres penseurs : Mari-Mai Corbel, Matthias Youchenko et Eric Herbet. Leurs regards questionnent et permettent de poursuivre le débat que nous avons engagé.

Enfin, je remercie Benoit Gazzal pour la traduction en français de certains mythes écrits à l'origine en anglais ainsi que Elodie Cuillard et Bernard Busson pour leurs lectures et l'attention qu'ils ont apporté à ma démarche. Je remercie également toutes les personnes qui se sont engagées dans la réalisation de cet ouvrage, chacun d'une façon plus que généreuse. Merci à Muriel Adri-Roulot, qui a su écouter toutes les imagination en les réconciliant avec sa lecture universelle et intime. Merci également aux co-auteurs.

La sagesse est-elle un mouvement de questions et de réponses qu'on sait ne pas être définitives ?

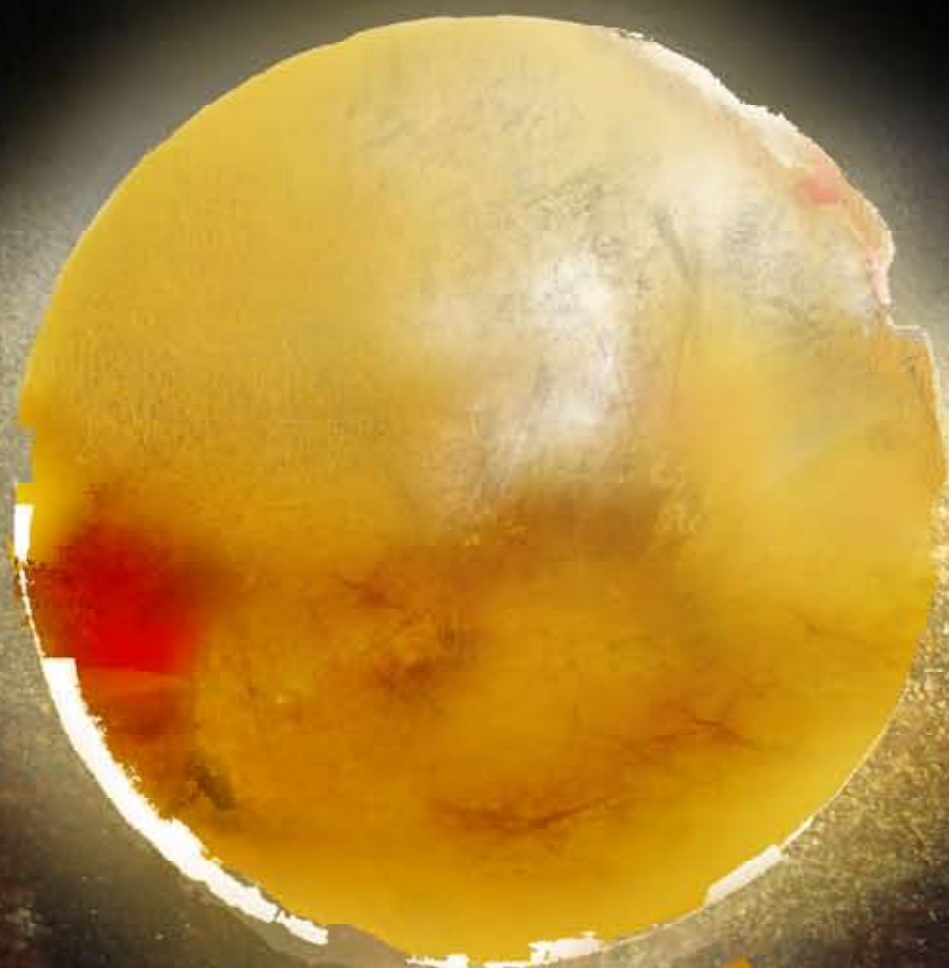
Haïm Adri






A

u temps d'avant notre temps, ronde et nue était la terre.





Au temps d'avant notre temps, brillait le soleil et brillait la lune.
Petite et belle était la lune, si fine que le soleil la désirait.
Il la voulait fort. Et brûlant de ce désir, il cherchait à s'allonger à ses cotés.
Mais la lune était effrayée de l'éclat qui le consumait, tant qu'elle se cachait de lui.
Et le soleil la courrait sans cesse, et la flamme de son amour ne cessait de grandir.

Après bien des courses, le soleil réussit à rattraper la lune et la força.
Bientôt, la lune se mit à s'arrondir, à enfler jusqu'à remplir un large cercle.
Voyant qu'elle perdait la forme gracieuse qu'il avait tant aimée, le soleil fut pris de colère. Au bout d'un mois, la lune était si ronde et pleine qu'elle s'ouvrit, et que de ces entrailles jaillit une bête majestueuse et sombre. Fruit du soleil et de la lune, la bête était couverte d'une épaisse fourrure, une toison si noire et si profonde, qu'elle en avalait la lumière de son père. On ne pouvait plus voir ni la terre, ni la flamboyance du soleil.
Le ciel était enveloppé d'un noir profond qui enserrait la lune : c'était la première nuit.

Le soleil était furieux contre cette bête qui masquait sa lumière et avait changé la face de la lune, son aimée. De rage, il se mit à lancer de terribles rayons qui percèrent sa fourrure et lui trouèrent les chairs. A travers les plaies ouvertes de la nuit, on pu voir alors briller la lumière. Et c'est le scintillement de ces blessures que nous appelons aujourd'hui, les étoiles.

L'enfant n'était pas mort. Car la lune, délaissée du soleil, le protégea aussitôt dans sa fuite, le nourrissant de son lait généreux, et l'incitant à courir à jamais. Et c'est le sillage de cette fuite que nous appelons aujourd'hui, la voie lactée.
Ainsi débuta, au temps d'avant notre temps, la course du jour et de la nuit.

Le soleil ne cesse de pourchasser la nuit cherchant à la tuer de ses puissants rayons. Ceux qui manquent leur cible retombent sur la terre, et c'est ce que nous appelons la foudre, qui est toujours suivie par le rire moqueur de la lune, que nous appelons le tonnerre.



Au temps d'avant notre temps, ronde et nue était la terre.

Chaque mois, la lune se remettait à enfler, mais les fruits qui germaient en elle étaient ceux de l'impossible hymen. Et ses lourdes entrailles donnaient vie à de grands nuages d'émotions contraires. Fragiles, poreux et gris, gorgés des affres de la fatale union du soleil et de la lune, ces nuages pleuraient souvent lorsqu'ils se rencontraient.

Et ce sont leurs larmes que nous appelons, la pluie.

De son souffle, le soleil essayait de disperser les nuages, cette funeste engeance. Mais toujours les nuages revenaient, et parfois si nombreux, qu'ils entravaient à leur tour sa lumière.

Et c'est le souffle du soleil sur les nuages que nous appelons, le vent.

Tombant sur la terre, les larmes des nuages étaient tellement pleines de vie retenue, qu'elles firent le monde tel qu'il est, les arbres et les rochers et les montagnes, les rivières et les lacs et les mers. Ainsi naquit, au temps d'avant notre temps, Bio, petite fille du soleil et de la lune, et héritière secrètement protégée de leurs émotions mêlées.

Puis, vint le jour où une goutte de cette eau de vie des nuages, tomba sur une feuille portée par le vent vers une petite mare. A l'instant même où la feuille touchait la mare, l'un des rayons du soleil, un fantastique éclair, parvint à percer le bouclier des nuages, et frappa la goutte en plein cœur. Le soleil jeta alors un pont de lumières colorées qui célébrait sa duelle puissance. Et c'est ce sourire du soleil que nous appelons, l'arc en ciel.

Et c'est ainsi que d'une larme foudroyée naquirent nos quatre ancêtres, notre sœur-frère la grenouille, notre frère-sœur le loup, notre sœur-frère l'hirondelle et notre frère-sœur le serpent. Nés tous quatre avec ce qui différencie le mâle de la femelle et la femelle du mâle, jeunes et plein de fougues, ils s'unirent aussitôt. Le serpent montait le loup qui montait l'hirondelle qui montait la grenouille qui montait le serpent, et réciproquement. Et dans toutes les autres combinaisons que leur permettaient leurs attributs.

De ces multiples unions, leurs entrailles furent bientôt habitées, et ils portèrent en eux tous les animaux que l'on retrouve sur la terre. Quand leurs ébats prirent fin, quand le cœur n'y fut plus, éreintés et fourbus, ils décidèrent de se séparer et de partir chacun dans une direction, afin de donner naissance à leurs enfants et d'en peupler la terre.

Vers l'ouest, s'en alla la grenouille, vers l'Est, le loup. L'hirondelle partit vers le Sud et le serpent, vers le Nord.





Nos quatre ancêtres commencèrent à donner la vie à travers le monde, et c'est ainsi que l'on retrouve des créatures partout sur terre, et que toutes portent en elles la colère du loup, la peur de l'hirondelle, la jalousie du serpent et l'amour de la grenouille.

Après avoir enfanté les dernières des espèces, d'épuisement, nos ancêtres moururent, les uns après les autres. Le dernier à périr fut notre frère-sœur le loup. Reclus dans une grotte obscure, il expulsa dans son ultime souffle, la femme et l'homme, derniers jumeaux nés de nos ancêtres. Restés seuls dans le froid et l'obscurité, les jumeaux hurlèrent de peur, s'accrochant l'un à l'autre. Abandonnés, privés de l'attention et du lait de nos ancêtres, c'est ainsi que nous, les hommes avons appris à nous entraider pour survivre, que nous savons si bien parler et avons tant besoin de le faire.

Les animaux sont comme nous les descendants de nos quatre ancêtres et quand nous tuons l'un d'eux, l'ordre des choses nous fait rendre à notre tour l'un des nôtres, de notre tribu des hommes. Car nous sommes tous les fils et les filles de nos sœurs-frères la grenouille, le loup, le serpent et l'hirondelle.

*Le fils met-il à mal la puissance du père ? La colère est-elle créatrice ? La création est-elle une rencontre dynamique entre forces contraires ? L'évolution est-elle un conflit entre des forces d'expansion et des forces de conservation ?
Et l'histoire ? La nature a-t-elle un désir ? Le vivant est-il le fruit de l'émotion ou les émotions sont elles le fruit du vivant ? La parole est-elle née du besoin d'être rassuré ?*



Quand les dieux étaient enfants, engendrés du même volcan, ils créaient

des mondes éphémères. Ces mondes naissaient et disparaissaient, le temps d'un jeu en partage. Un jour pourtant, le plus jeune des dieux nomma sa création : « terrrrrr ». Et ce faisant, il la rendit incessible. Le temps était né. Et la jeune terre survécut à la fin du jeu.

Aussitôt nommée, la terre se mit à tourner pour voir les êtres qui vivaient sur son dos. Et les êtres clamaient en chœur. « Nous sommes nés du même cri de joie. Nous sommes nés du même cri de joie. » La terre était alors naïve et insouciante. Et la vie s'y écoulait au rythme des rires et des soupirs de plaisir.

La terre était naïve, mais les dieux ne l'étaient plus. L'envie était dans leurs cœurs. Et chacun voulait posséder ce monde. Leurs jeux devenaient violents. Ils n'étaient plus des enfants. Fuyant les siens, le plus jeune d'entre eux se cacha à l'écart et contempla cette terre que tous convoitaient. De son œil gauche, une longue larme d'amertume jaillit, lourde du souvenir de leurs jeux révolus. Et, la larme s'écrasa sur la terre.

Voyant là un nouveau don de leur généreux créateur, tous les êtres se réunirent autour du lac divin. Ils s'aimèrent en lui et burent de son eau. Bientôt, il n'en resta plus une goutte. Et l'amertume du dieu fut dans leur cœur.

Chacun fut atteint par le mal.

Certains virent leurs ventres gonfler et de leurs bouches sortir un liquide vert. Leurs dents grincèrent à la recherche de quelque chose à briser. Ainsi naquirent les FORTS.

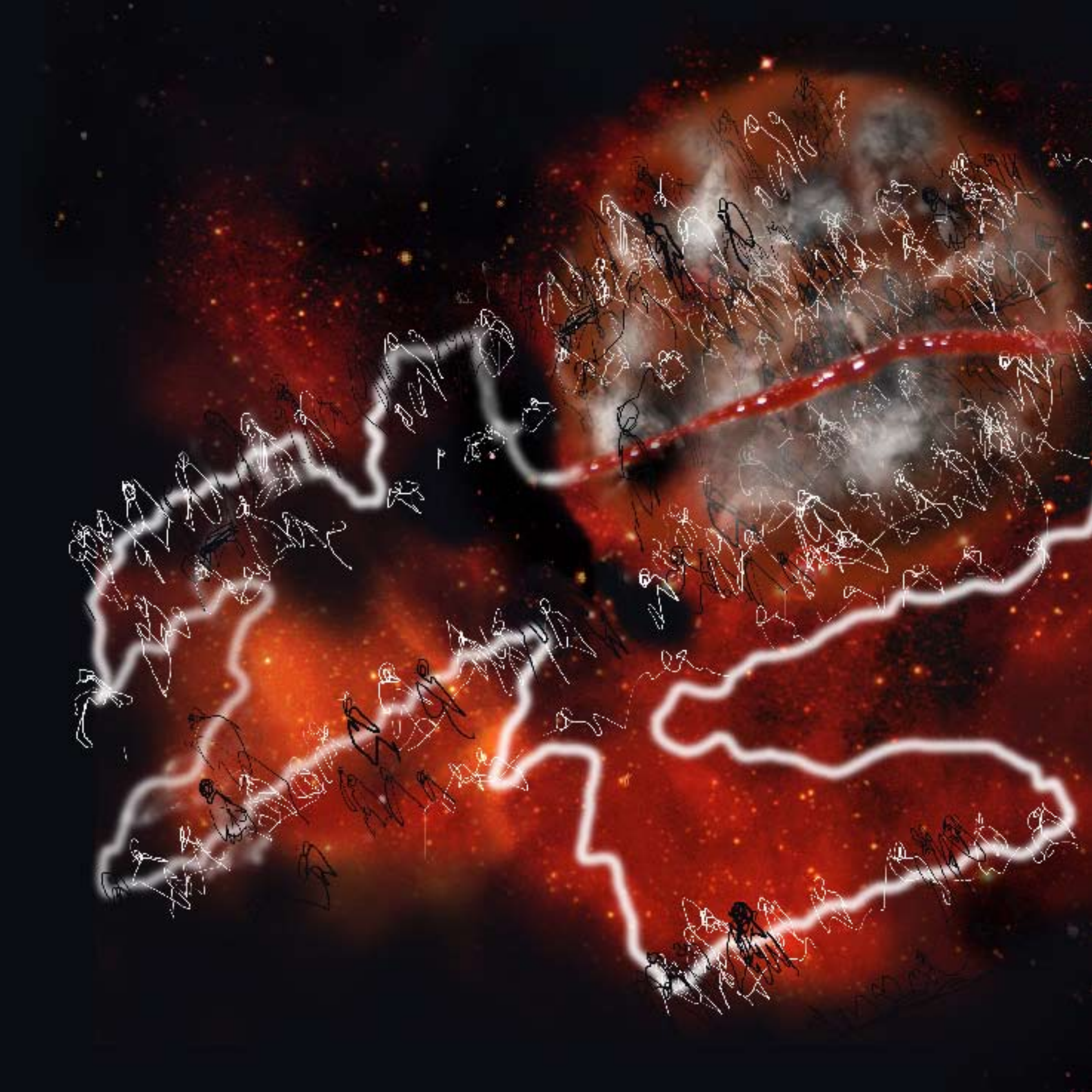
D'autres eurent la peau rougie, brûlée par la lumière. Ils étaient condamnés à chercher un abri que leur refusaient sans cesse les FORTS. Ainsi naquirent les FAIBLES.

Ceux qui restaient, les plus nombreux, perdirent leur volonté, suivant simplement le désir des FORTS. Ils furent les NOMBREUX.

La terre était malade et brûlante. Effrayé par le mal, le jeune dieu s'enfuit, laissant la terre à la merci de ses frères et sœurs.
Et chacun voulut s'en emparer.

La terre était malade et brûlante. Tentant de la saisir, tous furent brûlés. Pour la première fois, les dieux connurent la douleur. De leurs mains coula le sang, qui engloutit la terre et ses êtres. Forts et Faibles, Nombreux, peu survécurent. Alerté par les cris de ses aînés, le jeune dieu revint. Il s'empara de sa création et la lança au plus loin qu'il put, en un lieu où les dieux n'existent pas.
Et c'est ainsi que la terre fut libérée des dieux et les dieux de la terre.





Sommes nous parce que nous avons un nom ? Donnant naissance, naît-on aussi ? Nommer est-ce distinguer de soi, créer une altérité ? Le nom est-il une frontière ? Que signifie le nom des populations apatrides ? Comment naître kurde sans kurdistan ? Le génocide est-il une tentative de l'effacement du nom ? L'envie de posséder apparaît-elle avec la conscience du temps ? Une société créée par la violence, crée-t-elle de la violence ? Est-ce que la myopie justifie l'irresponsabilité ? Si l'ingérence politique conditionne le futur peut-elle se passer de futur ? À présent les hommes sont responsables de leur destin. Est ce que ce mythe parle d'un paradis perdu ou d'un paradis retrouvé ?



Quand ils étaient enfants, les dieux prolifiques et ludiques jouaient à créer des mondes. C'était un jeu sérieux comme tous les jeux d'enfants, et c'était un jeu ouvert aux métamorphoses comme tous les jeux d'enfants. Les dieux ne se souciaient guère du futur des mondes auxquels ils donnaient naissance, puisque comme tout enfant, ils se donnaient entièrement à l'avènement du présent et de ces multiples possibles.

Des mondes ainsi créés, la plupart s'évanouissaient aussitôt le jeu terminé. D'autres se trouvaient éclatés en parcelles qui venaient nourrir la création de nouveaux mondes éphémères. Tout n'était que provisoire dans ces jeux d'enfants, mais il n'y avait là nul arbitraire, puisque c'était l'unique règle du jeu, et les mondes consentaient à n'avoir qu'un temps.

Pourtant, un matin que le jeu était particulièrement habité d'inspiration théâtrale, un monde fut créé auquel chacun secrètement se mit à tenir : créateurs comme créatures. Ce ne fut pas anodin d'ailleurs qu'en milieu de journée, dans un cri, le plus jeune des dieux lui donnât un nom. Sans savoir que ce faisant, il le rendait autonome, c'est-à-dire en quelque sorte non soumis à la fin du jeu. Et c'est ce qu'il advint pour le plus grand plaisir de tous.

Une fois rendu à cette soudaine liberté, le monde se dit : Je m'appelle certes, donc je suis, mais qui suis-je ? Qui m'habite ? Et puis, il se tut et la réponse ne tarda pas à venir de l'intérieur. « Tu es nous, l'ensemble de tes créatures multiples et désordonnées. Tu es celui qui frémit de nos rencontres polymorphes. Tu es celui qui ronronne de la douceur de nos chants. Tu es celui qui rougit de la beauté de nos formes. Tu es celui qui palpite de la ferveur de nos désirs. Tu es celui qui soupire de nos préludes langoureux. Tu es celui qui jouit de l'ivresse de nos ébats. Tu es celui qui tourne et nous fait perdre la tête. Tu es celui qui donne l'hospitalité à notre joie d'être en toi. Tu n'es rien que le nom de ce qui nous rassemble, alors sois notre espace et nous serons ton temps. » Le pacte fut conclu sans qu'il n'y ait rien à rajouter et c'est ainsi que tout ce petit monde se mit à vivre.

Et quelle vie !

Une vie où tout ce qui advenait entre les créatures était porté par la célébration d'être encore là, de cet instant fondateur où « devenir », « demain », « recommencer », avaient pénétré leurs éphémères existences. Une vie portée par l'appétit, la curiosité, l'audace, en un mot l'optimisme.

Aucune des créatures de ce monde, n'étant semblable à l'autre, chacune de leurs rencontres était la création d'un monde en soi, et leur sexualité inventive qu'aucun Kama-Sutra ne saurait contenir occupait une place de choix dans ces découvertes réciproques. Il n'était ni besoin de hiérarchie ni de suprématie, et chacune trouvait chez l'autre ce par quoi elle se reconnaissait radicalement unique et totalement relative. Chaque rencontre était une expansion du sentiment de vivre qui la rendait plus précieuse que tout.

Il y avait assez dans ce monde pour nourrir à satiété chacune de ces créatures et toutes le savaient, si bien qu'il n'était nul désir de propriété. Pour autant, rien n'était collectif, car il n'était pas nécessaire de créer une entité morale supérieure garante du bien-être général.

C'était un monde de volupté et d'étonnement. Un monde déraisonnable, disharmonique, polyglotte, hétéroclite et profondément pacifiste. Un monde sans canon de beauté, sans modèle directeur, sans tutelle ni police.

La force secrète de ce monde résidait dans la conscience originelle de devoir son existence au désir d'un premier autrui et dans la conviction qu'en autrui se trouvait, et la possibilité du « tu » et le sens du « je ». Honorer autrui, c'était honorer le désir. L'altruisme n'était pas une morale, l'amour n'était pas une sociabilité, c'étaient les fondements même du sens existentiel. Et ce monde créait tout azimut, bâtissait, inventait, transformait, copulait, engendrait, festoyait dans une ronde perpétuelle qui semblait ne jamais devoir s'arrêter.

Peu après la création du monde, la zizanie se mit à régner dans le royaume des dieux. C'est que les dieux, en inscrivant de la durée dans l'objet de leurs jeux, avaient découvert que l'imagination pouvait se faire volonté et que cette volonté ajoutait de l'avoir à l'être. Une ivresse s'ensuivit où chacun entrevit le pouvoir qu'il pouvait en tirer.

Très vite, les jeux devinrent des enjeux. Et le royaume des dieux devint peu à peu un gigantesque terrain de bataille où l'on se jetait des mondes à la figure.

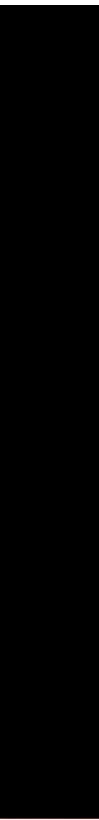
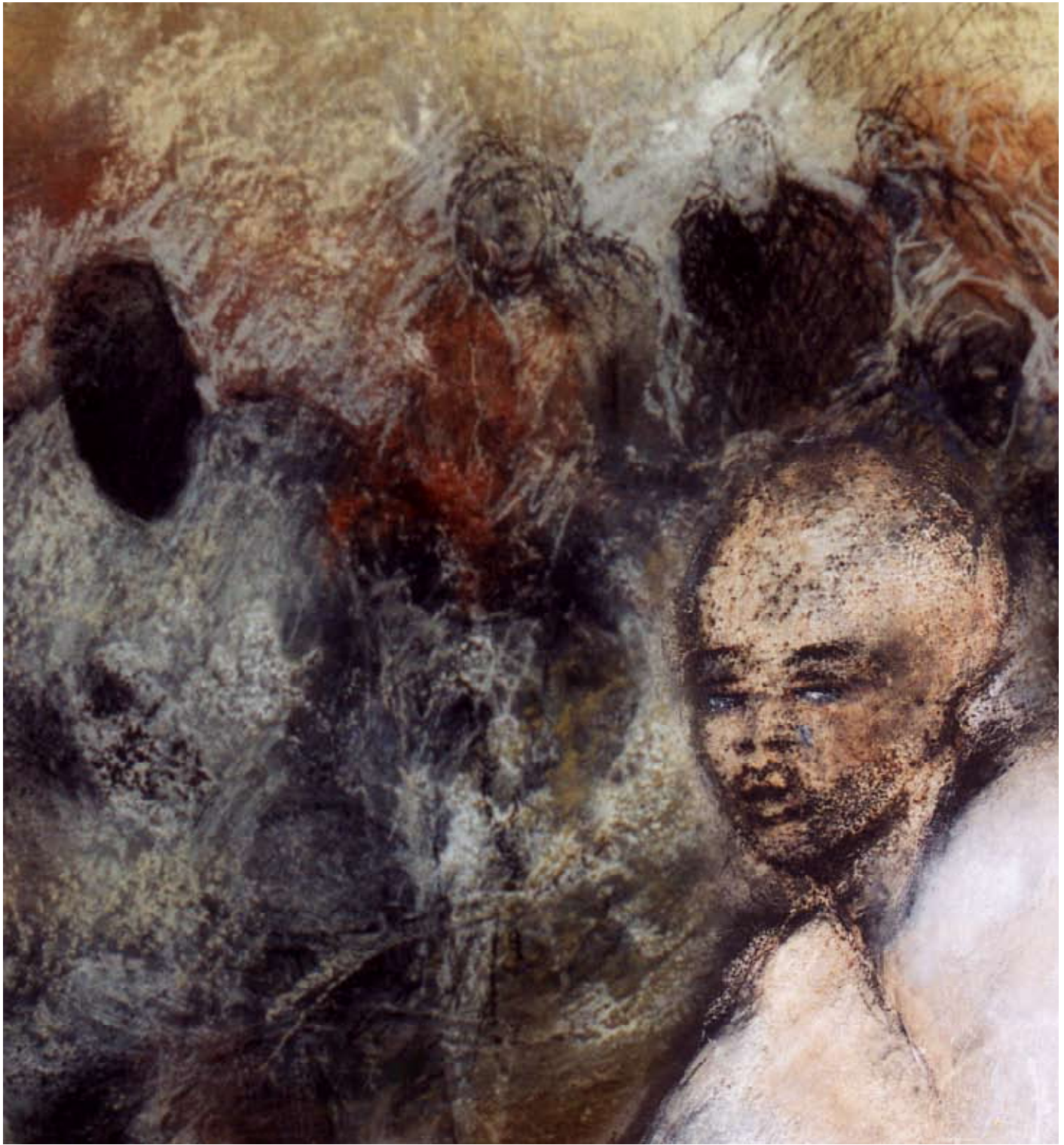
Le plus jeune des dieux ne parvenait pas à se joindre à cette fièvre collective. Il s'arrangeait toujours pour perdre, se réfugiait à l'écart des combats et s'enfermait dans le mutisme. Ayant pris soin un matin de mettre en lieu sûr le monde qu'il avait autrefois nommé, il lui rendait visite chaque jour et se saoulait de le regarder vivre. Les autres se riaient de celui qu'ils appelaient leur fou et se réconciliaient volontiers le temps d'un jeu dont il devenait la victime.

Un soir, penché sur ce monde qui lui rappelait leurs jeux d'antan, il versa une grosse larme d'amertume sur leur enfance déchue.

La larme créa un petit lac dans le joli monde, dans lequel se précipitèrent aussitôt de nombreuses créatures toutes joyeuses qu'elles étaient de ce don inattendu.

Des jours durant, elles batifolèrent dans ces eaux, goûtant les délices de ce liquide étrangement salé, s'y lavant, faisant l'amour dans l'écume moussante... Elles étaient ivres de cet alcool inconnu, la fête battait son plein. Une fête orgiaque qui prit fin lorsque la dernière goutte du lac consommée, une profonde mélancolie envahit les âmes.









Les créatures eurent soudainement froid, sensation jusqu'alors inconnue d'elles, et elles se réunirent autour d'un grand feu.

Les premières victimes furent celles qui s'étaient le plus abreuvées de l'eau du lac. Atteintes par l'amertume à l'estomac, elles souffrirent une douleur inouïe qui les conduisit d'abord à se frapper le ventre. Bientôt, elles secrétaient une bile qui les fit baver, grincer des dents et qui généra une faim que rien ne pourrait assouvir.

C'est ainsi que naquit la tribu des guerriers qui allait dominer le monde.

Les secondes victimes furent celles qui s'étaient données aux joies charnelles et sexuelles dont le poison tiède du lac et son écume moussante avaient été le lit. Atteintes à la peau, elles furent envahies d'une sensation de brûlure qui les obligea à s'éloigner du feu, à fuir bientôt les rayons même de l'astre qui éclairait leur monde, à la recherche incessante d'abris ombragés.

C'est ainsi que naquit la tribu des apatrides qui allaient devenir les victimes incessantes des destructions et des génocides perpétrés par la tribu des guerriers.

Les troisièmes victimes furent celles qui s'étaient abandonnées aux délices des vagues et de leurs va-et-vient incessants entre le large et le rivage. Atteintes au sexe, elles ressentirent d'abord, une perte de substance de leur organe, qui devint peu à peu un trou noir où s'engloutissaient tous leurs désirs et toute volonté. Incapables de s'orienter, de prendre la moindre décision, elles furent saisies d'une frayeur paralysante qui les fit se regrouper dans l'attente de ceux qui viendraient donner une direction à leurs actes. C'est ainsi que naquit la grande tribu des impuissants, qui allaient devenir les bras armés, les ouvriers dociles, les bouches fanatiques, les témoins assoupis du besoin de puissance de la tribu des guerriers.

Et ce monde sombra à son tour dans l'avidité, la cruauté et la douleur.

Quand le plus jeune des dieux vit ce qu'il arrivait au monde qu'il croyait protéger, il comprit aussitôt que sa larme avait rompu le pacte entre l'oeuvre née dans un cri de joie et ses créatures. Il quitta le soir même le royaume des dieux, laissant pour toute explication le monde où régnait la folie, un lac de pleurs gelés et les deux flèches d'immortalité qui habitaient son coeur.

Ses aînés se réunirent, réconciliés par cette douleur du deuil jusqu'alors inconnue d'eux. Pleurant d'une voix collective, en celui qui les avait quittés, la jeunesse d'un frère, mais aussi la plus belle victime qu'il leur fut donné de rencontrer, ils enfantèrent saturne, octobre et nostalgie. Puis, brisant le lac de pleurs gelés, le plus âgé d'entre eux déclara : « Nécessité fait loi : Qui trop voit mal dort, l'obscurité est mère de tous les règnes. », il prit les flèches d'immortalité et se creva les yeux, aussitôt suivi par ses frères et sœurs.

Les larmes de sang des dieux tombèrent sur le jeune monde. Des torrents de sang l'envahirent peu à peu, se gonflant en rivières, puis en fleuves dévastateurs.

La tribu des apatrides se sauva aussitôt en direction de la plus haute montagne, savante qu'elle était des signes du danger. Sa survie était depuis toujours liée à l'exil et aux départs intempestifs, et ne possédant rien que sa mémoire, elle partit sans se retourner.

La tribu des impuissants fut rapidement engloutie par les flots, incapable qu'elle était de toute décision. La tribu des guerriers crut d'abord pouvoir combattre ce fléau puis devant le nombre des victimes, prit la fuite à son tour en direction de la montagne.

Lorsque la tribu des apatrides arriva au sommet de la montagne, il n'y avait aucun refuge ombragé. Et l'astre brûlant qui éclairait le monde consuma leurs peaux, teintées par le sang qu'elles avaient traversé. Les peaux tombèrent en lambeaux. Mais de nouvelles peaux brunes, douces et épaisses recouvraient leurs corps et la tribu comprit qu'elle était sauvée. Du bas de la montagne, de rares survivants de la tribu des guerriers arrivaient suppliants. Et maîtres de leur montagne, les apatrides répondirent à cet appel désespéré. Hissés au sommet, les survivants de la tribu des guerriers vomissaient les flots du sang avalé dans leur fuite auxquels se mêlait la bile qui depuis toujours les consumait. Tandis qu'au bas de la montagne, la montée du sang cessait sa course folle.

Alors dans le silence de la nuit qui tombait, des peaux séchées des apatrides, on fit un feu.



Faut-il un choc extrêmement violent pour rééquilibrer le monde ? Pourquoi cette nécessité de porter la responsabilité de notre condition sur le divin ? Quels pouvoirs pouvons-nous nous permettre d'accorder aux dieux que nous savons avoir créé ? Les dieux sont immortels, rien ne les atteint ?

Est-ce que l'on regrette de vivre sans dieux ?

Dans ce mythe, une chronologie du monde en 4 temps se dessine

1. La création et sa suite paradisiaque;
2. Une première catastrophe qui divise les êtres dans une organisation du pouvoir;
3. Une deuxième catastrophe qui bouleverse l'organisation du pouvoir entre les êtres;
4. La réunion de tous et une résolution au tour d'un feu.

Dans quel temps, nous sommes aujourd'hui dans notre monde ?

Qu'est ce qui nous attend ?





u temps des grands dragons, quand les ciels étaient sans nuages et que les étoiles ne tombaient jamais, au pied de la montagne couverte d'arbres aux profondes racines, vivait la communauté des êtres-fumée.

Ces êtres-fumée vivaient en permanente métamorphose. Ils pouvaient s'étendre, étirer, polariser ou compacter leur corps en fonction de leur environnement. S'ils se touchaient, volontairement ou non, leurs formes s'imbriquaient, jusqu'à ce qu'ils se désunissent, reprenant alors leurs contours d'origine. Leur langage était fait de chuchotis, de murmures, de susurrements et lorsqu'ils communiquaient, leurs échanges prenaient la forme de ronds de fumée colorés. Car chaque mot avait la couleur du sentiment avec lequel il avait été formé. Les murmures de la colère avaient une couleur métallique, les susurrements de l'envie étaient marrons comme la boue, les chuchotements heureux étaient rouge, rose ou orange et les ronds aux couleurs de la tristesse étaient pleins de trous.

L'art de s'accoupler était l'événement le plus riche en couleurs de cette communauté. Les êtres-fumée se soufflaient mutuellement dans le feu l'un de l'autre, chuchotant de doux ronds de fumée, violets, oranges, verts et rouges. De petites flammes s'élevaient et toute leur fumée corporelle se mettait à frissonner. Puis, leurs corps s'emmêlaient en une multitude de couleurs, mettant à nu les plus belles formes, et une dense fumée montait lentement, en spirale, vers le ciel. Et c'est là-haut qu'ils frémissaient ensemble, à l'unisson, avant de se diffracter en éclairs foudroyants qui s'abattaient sur la terre.

Au contact du sol, ces éclairs donnaient vie à un nouveau petit feu, un petit cœur de feu de vie... Et plongeant dans le sol, les deux êtres-fumée reprenaient leur forme autonome autour de leur propre cœur de feu, puis ils tournaient autour du nouveau-né en une douce volute, dans laquelle ils mettaient leurs plus beaux rêves, et leurs pensées les plus délicates.

Au centre du village se trouvait un grand feu, de huit mètres de haut. C'était la source d'énergie vitale du village, autour duquel il se réunissaient pour leurs rituels et qu'ils appelaient le « pèrefeu ». Le petit feu qui brûlait au centre de leur corps à la naissance, se consumait avec l'âge, jusqu'à n'être plus qu'un chuchotement de braises. A l'heure de leur mort, ce cœur allait rejoindre au centre du village, le cœur du pèrefeu. Un grondement montait alors du feu, laissant le silence derrière lui, comme un écho à la fois vide et plein.



Les êtres-fumée ne pouvaient pas pleurer, car leurs larmes risquaient d'éteindre le feu de vie logé au cœur de leur corps. Dans les moments de tristesse profonde, leur fumée frémissait comme mille cordes tendues et de petites fissures apparaissaient dans leur propre fumée. C'est à travers ces fissures qu'ils absorbaient la mémoire des êtres-fumée disparus.

Les êtres- fumée croyaient fondamentalement en la loi de la « morphofusion ». Lors des grandes cérémonies, ils se réunissaient, vêtus d'habits flambants neufs, en un grand cercle autour du pèrefeu. Ils se fondaient alors en une grande spirale colorée tournoyante, où l'on ne pouvait plus distinguer de formes singulières. La force du tout l'emportait sur celle de chacun. Et le feu redoublait alors de puissance et de chaleur.

En haut des montagnes, au cœur de la forêt des arbres aux profondes racines, vivait la communauté des Humides. En ce temps là, il n'y avait ni nuages, ni pluies et les Humides étaient les donateurs de l'unique source qui abreuvait les arbres de la forêt. Chaque Humide pouvait produire jusqu'à sept litres d'eau par jour, et la forêt était ainsi éternellement verdoyante, et drapée de brume. Mais régulièrement, l'incontrôlable production d'eau et de brume des Humides menaçait d'inondations la forêt. Et l'équilibre était préservé grâce à leurs échanges avec les êtres-fumée.

Tous les huit jours, les êtres-fumée montaient en haut de la montagne pour y rendre visite à leurs voisins Humides et assécher la brume. Ils recevaient en échange des arbres pour le pèrefeu. Les êtres-fumée étaient toujours très bien accueillis par les Humides, qui les recevaient par de grandes salutations en bulles d'eau, auxquelles ils répondaient par de grands ronds de fumée. Et tous savaient maintenir la distance nécessaire, afin que les Humides ne s'assèchent et que les Fumées ne s'éteignent.

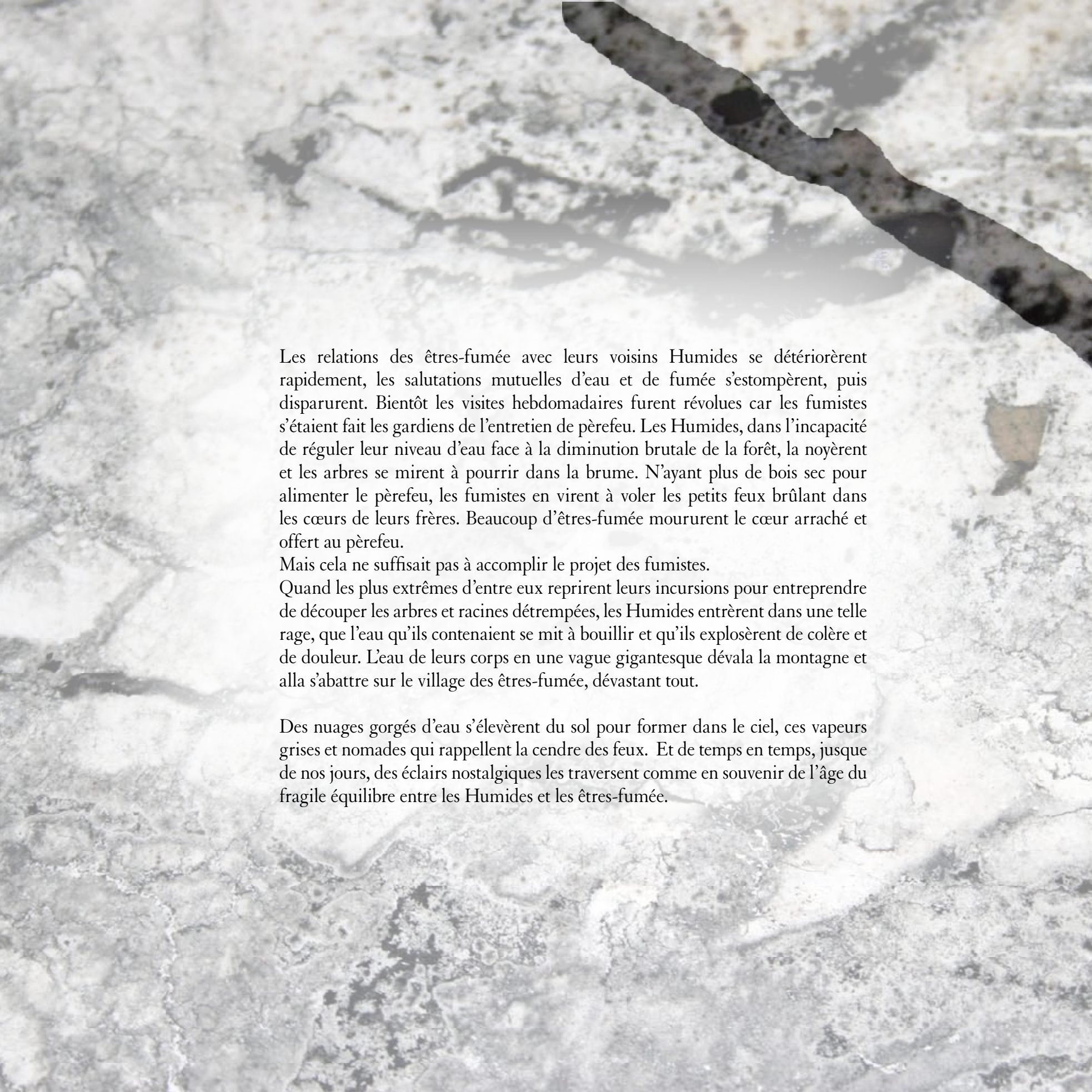
La communauté des êtres-fumée s'épanouissait et pèrefeu ronflait joyeusement au centre du village. Jusqu'au jour où des rumeurs infondées murmurèrent que les jeunes n'étaient pas assez présents aux cérémonies communautaires. Pour la première fois, un danger semblait menacer l'unité de la société des fumées. Les jeunes se sentirent étouffés. La rumeur était l'objet de nombreux débats. Des ronds de fumée se confrontaient autour du village, enflammés par leurs divergences. Et sous le feu, les braises chuchotaient de sombres prédictions.

La communauté des êtres-fumée s'épanouissait et pèrefeu ronflait joyeusement au centre du village. Jusqu'au jour où des rumeurs infondées murmurèrent que les jeunes n'étaient pas assez présents aux cérémonies communautaires. Pour la première fois, un danger semblait menacer l'unité de la société des fumées. Les jeunes se sentirent étouffés. La rumeur était l'objet de nombreux débats. Des ronds de fumée se confrontaient autour du village, enflammés par leurs divergences. Et sous le feu, les braises chuchotaient de sombres prédictions.

Bientôt la peur fit naître de nouvelles croyances. Une secte d'orthodoxe appelée « les fumistes » vit le jour sous le slogan « Il n'y a pas de fumée sans dieux ». Prédissant l'apocalyptique disparition de pèrefeu, elle en appelait la communauté à intensifier les rituels et prêchait « la liberté d'y croire, contre le libertinage comme fléau ». Les cérémonies devenaient asphyxiantes et perdaient leurs élans colorés. La communauté était divisée. Des ronds de fumée troués, opaques ou gris s'échappaient des foyers.

Et la flamme de pèrefeu diminuait de jour en jour.

Les fumistes décidèrent alors de se rendre dans la forêt des Humides, sous couvert des brouillards nocturnes qui l'entouraient, et d'y couper des arbres pour pèrefeu, sans contrepartie, ni permission. Le feu de pèrefeu reprit des forces, mais les fumistes n'étaient pas satisfaits. Il leur fallait un Grand pèrefeu et ils répétèrent chaque nuit leurs incursions chez les Humides, pillant la forêt.

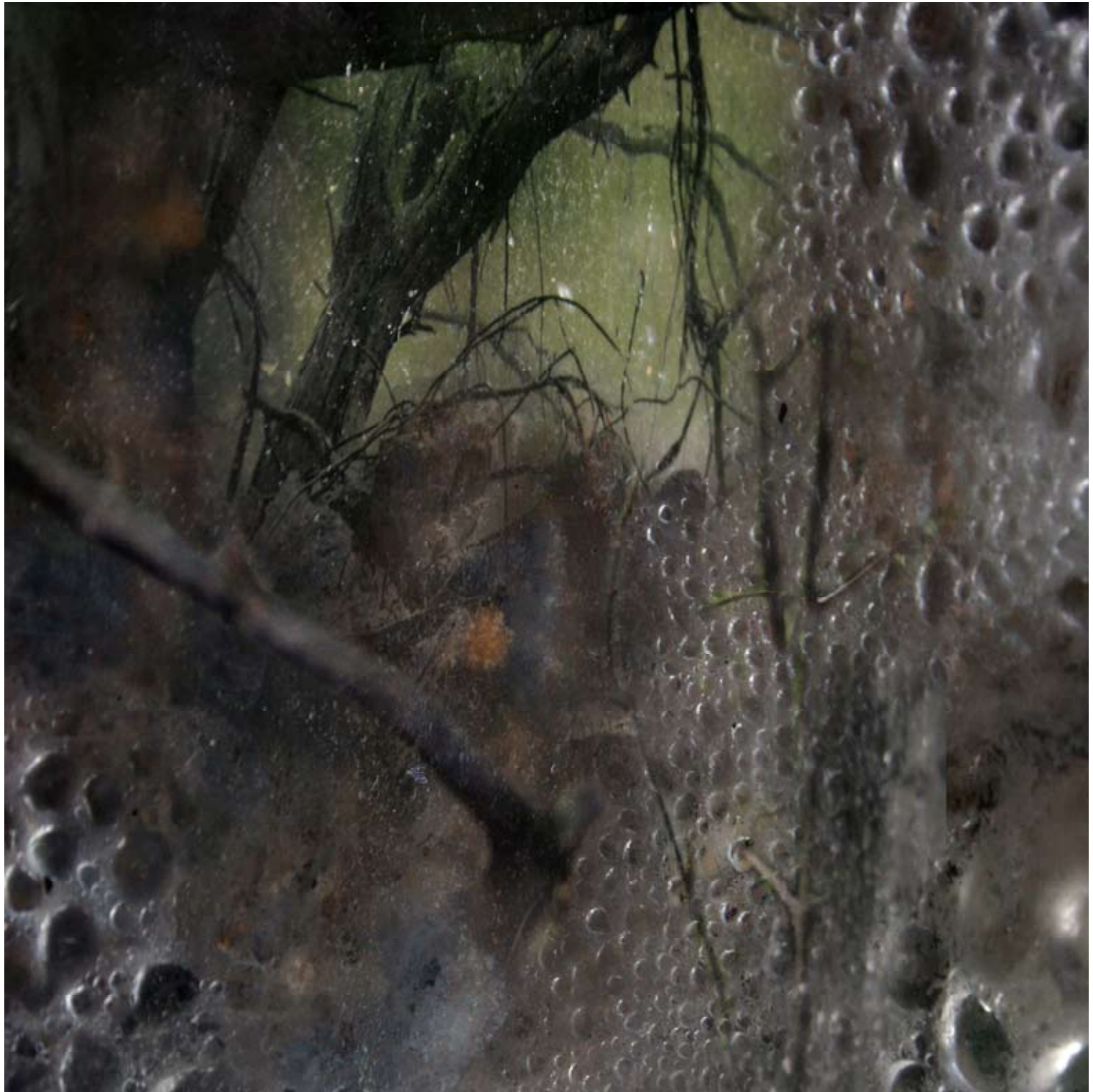


Les relations des êtres-fumée avec leurs voisins Humides se détériorèrent rapidement, les salutations mutuelles d'eau et de fumée s'estompèrent, puis disparurent. Bientôt les visites hebdomadaires furent révoquées car les fumistes s'étaient fait les gardiens de l'entretien de pèrefeu. Les Humides, dans l'incapacité de réguler leur niveau d'eau face à la diminution brutale de la forêt, la noyèrent et les arbres se mirent à pourrir dans la brume. N'ayant plus de bois sec pour alimenter le pèrefeu, les fumistes en virent à voler les petits feux brûlant dans les cœurs de leurs frères. Beaucoup d'êtres-fumée moururent le cœur arraché et offert au pèrefeu.

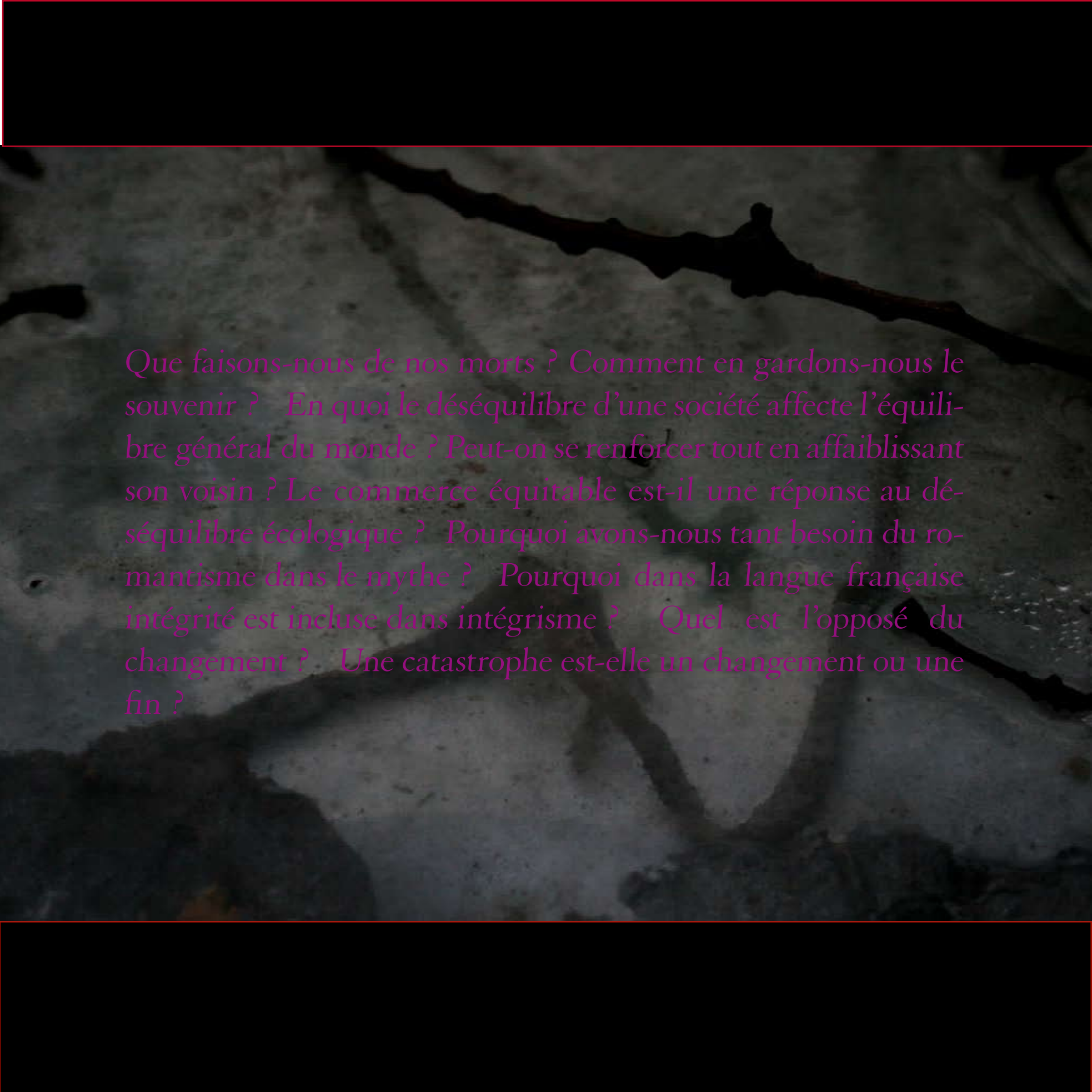
Mais cela ne suffisait pas à accomplir le projet des fumistes.

Quand les plus extrêmes d'entre eux reprirent leurs incursions pour entreprendre de découper les arbres et racines détrempées, les Humides entrèrent dans une telle rage, que l'eau qu'ils contenaient se mit à bouillir et qu'ils explosèrent de colère et de douleur. L'eau de leurs corps en une vague gigantesque dévala la montagne et alla s'abattre sur le village des êtres-fumée, dévastant tout.

Des nuages gorgés d'eau s'élevèrent du sol pour former dans le ciel, ces vapeurs grises et nomades qui rappellent la cendre des feux. Et de temps en temps, jusque de nos jours, des éclairs nostalgiques les traversent comme en souvenir de l'âge du fragile équilibre entre les Humides et les êtres-fumée.







Que faisons-nous de nos morts ? Comment en gardons-nous le souvenir ? En quoi le déséquilibre d'une société affecte l'équilibre général du monde ? Peut-on se renforcer tout en affaiblissant son voisin ? Le commerce équitable est-il une réponse au déséquilibre écologique ? Pourquoi avons-nous tant besoin du romantisme dans le mythe ? Pourquoi dans la langue française intégrité est incluse dans intégrisme ? Quel est l'opposé du changement ? Une catastrophe est-elle un changement ou une fin ?



e Grand Arbre Noir était aveugle et nomade. Il voyageait par-delà le monde pour trouver sa place. A chaque halte, il enfonçait de fines radicelles dans le sol comme pour goûter le terrain, et puis, étirait quelques branchettes comme pour humer le vent de sa possible demeure. Mais toujours, après quelque temps, il remontait ses radicelles, ramenait ses branchettes et se remettait en route. Car il sentait que ce qu'il espérait au plus profond de son coeur, en son écorce, et jusque dans les veines de ses feuilles ne se trouvait pas là, et ne pouvait encore se réaliser. Et il repartait sur les routes, tenter sa chance plus loin, essayer de combler son cœur ailleurs. Et il s'arrêtait, goûtait, humait, se reposait, repartait. Il voyageait sans savoir pour où, ni pour combien de temps, à la recherche de sa place, sans jamais la trouver et repartant toujours....



Jusqu'au jour où étirant ses branches un peu plus haut que d'habitude, il aperçut au-dessous de lui deux mondes.

Le premier était sec et aride, au relief ridé de crevasses profondes. Sur cette terre rocheuse, sans une goutte d'eau, il vit des êtres aux formes allongées, tout en angles et en pointes. Et ces êtres avançaient en ligne, les uns derrière les autres dans une sorte de piétinement régulier et perpétuel, rythmé par une scansion aigue. Semblant creuser une tranchée ou une route dans la rocaille qui les enclavait, ils se déplaçaient sans arrêt, avançant, reculant, pour avancer encore, et ce dans un incroyable unisson.

De ce monde montait le cri déchirant de leurs efforts et la lumière y était aveuglante. Quand ces êtres pointus interrompaient leur marche, le cri cessait aussitôt et l'obscurité la plus totale s'abattait sur eux. Mais très vite, le cri reprenait et la lumière jaillissait, dévoilant, des êtres condamnés à piétiner perpétuellement pour ne pas s'enfoncer dans les profondes crevasses de la roche que leurs formes tranchaient.







des...
des...

Le second était recouvert d'un immense lac aux profondeurs obscures, animés de courants tournoyants. Au dessus de ce lac, vivait des êtres translucides aux formes arrondies, des sortes de « bulles » qui roulaient et rebondissaient sans cesse dans une sorte mouvement perpétuel autour d'eux-mêmes. Leurs contours se transformaient sans cesse car ces êtres s'adaptaient à chacune de leurs rencontres auxquelles ils semblaient prendre un certain plaisir. Car la lumière qui émanait de ce monde était douce. Les rencontres pourtant ne duraient que le temps d'un rebond, et ces êtres arrondis semblaient voués à une muette agitation sans fin dans un monde immuable.


Le Grand Arbre Noir se dit qu'il aimerait réunir ces deux mondes si contraires, et vivre avec eux. Il songea à ce que leur rencontre pourrait offrir à chacun. L'eau du grand lac irriguerait les crevasses rocheuses, les êtres très longs donneraient consistance et structure aux êtres arrondis qui les adouciraient en retour par leur science du toucher, un nouveau monde naîtrait du métissage entre le piétinement des uns et la valse des autres. Enfin, les ambitions logées au plus profond de son coeur, en son écorce, et jusque dans les veines de ses feuilles étaient face à l'œuvre qu'il réaliserait !

Le Grand Arbre Noir décida d'agir sur-le-champ. Il enfonça ses racines dans la terre, prit les deux mondes entre ses branches et les rapprocha. Son coeur battait à tout rompre...

Dans les deux Mondes, c'était la liesse, l'excitation ! Les êtres très longs et pointus scandaient « aï hi aï ho » et les êtres arrondis semblaient chanter « cha ba dA ba dA... » !

A l'instant où les deux mondes s'entremêlèrent, le Grand Arbre Noir, dans un profond soupir, enfonça ses racines plus profondément encore pour contempler son oeuvre.





Et ce fut d'une horreur sans précédent : l'eau du lac envahit les crevasses du monde sec et aride, créant des vagues gigantesques qui emportaient les êtres longs et pointus ou les propulsait aux sommets des falaises. Les êtres arrondis entraînés par les vents qui accompagnaient ses courants s'entrechoquaient, ballottés, incapables de donner la moindre direction à leurs rebondissements hasardeux. Ils changeaient de forme à une vitesse effrayante, mais leur rondeur ne pouvait rien contre les angles des êtres longs et pointus sur lesquels ils explosaient les uns après les autres en atteignant le sommet des falaises. La lumière vacillait peu à peu. Les êtres longs et pointus qui essaient de fuir se mettaient en spirale et mourraient aussitôt engloutis par les flots. Les derniers s'enfonçaient à jamais dans la terre devenue poreuse. Quand il ne resta plus qu'un être long et pointu, l'obscurité tomba, et le dernier râle sembla ne jamais finir. Puis le silence se fit.

Devant le fruit de cette création, le Grand Arbre Noir resta pétrifié. Il sentit son cœur se vider. Son écorce se craquela, sa sève le quitta et ses feuilles se desséchèrent une à une.

Le Grand Arbre Noir est toujours dans cet endroit du monde. Sur ses feuilles desséchées coulent régulièrement des larmes. Et sur son écorce, on peut apercevoir quand le soleil les éclaire, de longs fils gluants qui gardent la mémoire du jour où l'arbre voulu unir une image à une autre.

*L'adaptation permanente afin de ne pas heurter constitue-t-elle une forme de conscience incapable de créer un réel mouvement ?
Est-il possible de connaître l'intimité de l'autre au point de lui proposer une gestion de son être ? Qu'est-ce qu'un projet politique venu de l'extérieur ? Qu'est-ce qu'une envie de faire le bien sans connaissance intime de ceux à qui elle s'adresse ?*



ans un paysage extrêmement doux, tout en collines nues, vivait un grand arbre. Et ce grand arbre, puissant et fort, était là depuis très longtemps. Depuis si longtemps, qu'on dit qu'il était là depuis toujours ...

Le grand arbre était seul, au milieu de ces collines nues. Et cette solitude commença à peser sur ses feuilles, puis sur ses branches, puis sur son tronc. Au début c'était juste un poids et puis cela commença à fendre son écorce. La solitude creusa un trou de tristesse, en lui, au milieu de son tronc, un trou si profond, que certains disent que ce trou était plus profond que ses racines. Que ce trou de solitude était arrivé jusqu'aux entrailles de la terre, là où brûle une chaleur suffocante et acide. Alors un jour, l'arbre décida de se chercher un ami. Et il envoya ses racines dans toutes les directions, autour de lui et jusque de l'autre côté de la terre, partout où il fut possible d'imaginer trouver un ami. Et partout, ces racines cherchèrent cet ami doux et tendre pour que cesse sa solitude.

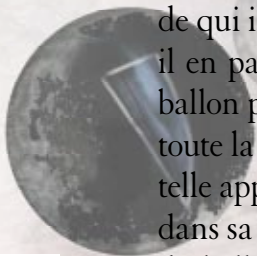
Il chercha ainsi de longues années, et puis il le trouva.

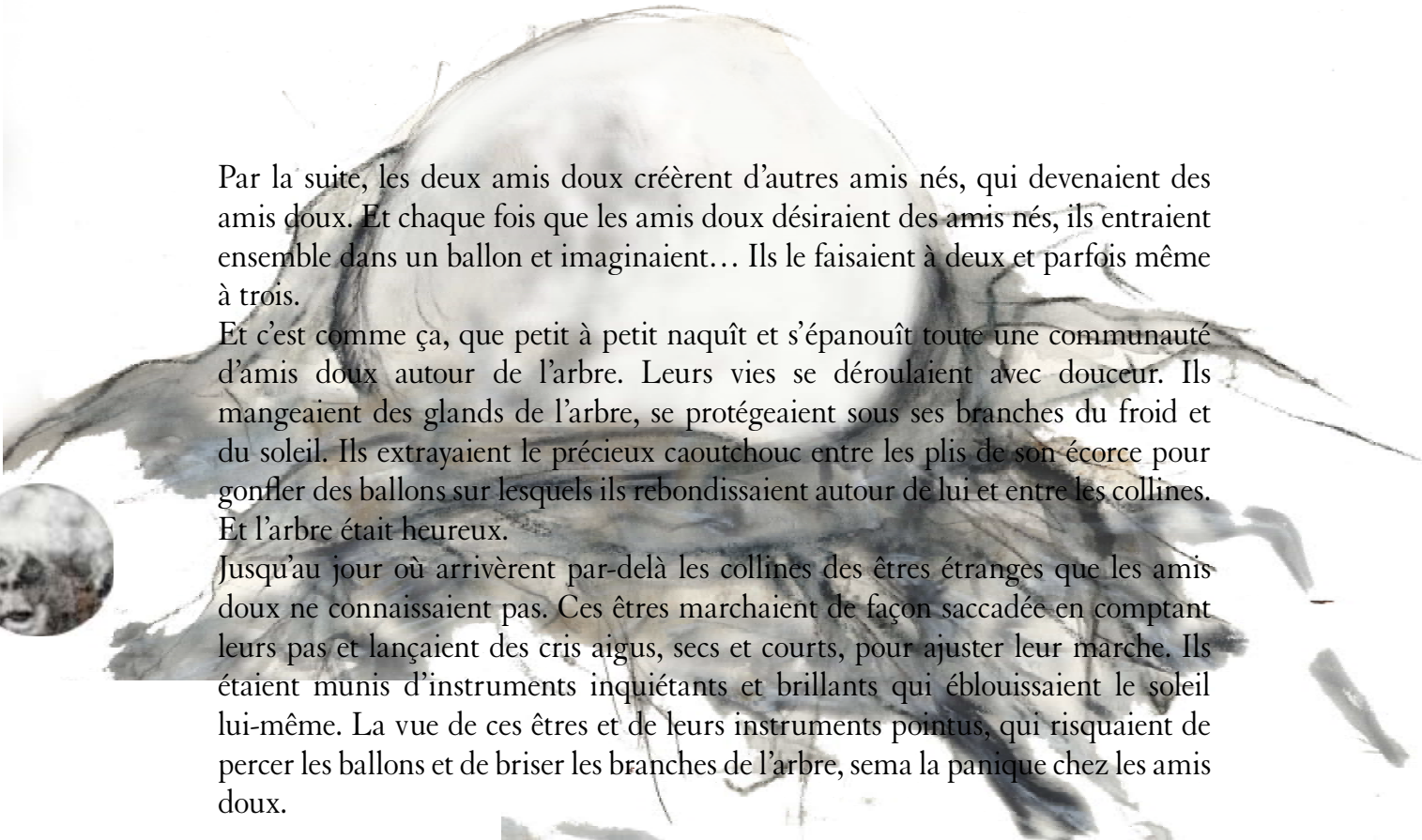
Il enveloppa cet ami de ces racines pour le voyage et l'emmena jusqu'au trou de son tronc, au coeur de son écorce. Là dans une grande convulsion et un râle retentissant, il le vomit par l'entrée de son trou, dans le lieu tapissé de collines douces.

Dans ce paysage extrêmement doux, l'ami était content de rencontrer un ami comme l'arbre et l'arbre était heureux de trouver un ami doux comme l'ami doux.

L'ami doux se nourrissait des glands de l'arbre et se protégeait sous ses branches du soleil et du froid. Il extrayait de la sève entre les plis de son écorce, dans laquelle il soufflait pour se faire des ballons, de grands ballons sur lesquels il se déplaçait en rebondissant, comme ça... dans ce paysage doux.

Un jour, l'ami doux songea qu'il aimerait avoir un autre ami doux en compagnie de qui il pourrait rebondir entre les collines, ce que l'arbre ne pouvait faire. Alors, il en parla à l'arbre qui trouva l'idée très douce.... L'ami doux gonfla un grand ballon parfaitement rond autour de lui-même. Il s'assit dedans et se mit à rêver de toute la force de son imagination à ce que serait ce nouvel ami. Et il le fit avec une telle application, tant et si bien, qu'une véritable image d'ami se dessina peu à peu dans sa tête, puis en jaillit et que l'ami né naquit. Tous les deux sortirent ensemble du ballon et l'ami doux présenta son ami né à l'arbre qui fut très heureux de la rencontre, lui aussi.





Par la suite, les deux amis doux créèrent d'autres amis nés, qui devenaient des amis doux. Et chaque fois que les amis doux désiraient des amis nés, ils entraient ensemble dans un ballon et imaginaient... Ils le faisaient à deux et parfois même à trois.

Et c'est comme ça, que petit à petit naquît et s'épanouît toute une communauté d'amis doux autour de l'arbre. Leurs vies se déroulaient avec douceur. Ils mangeaient des glands de l'arbre, se protégeaient sous ses branches du froid et du soleil. Ils extrayaient le précieux caoutchouc entre les plis de son écorce pour gonfler des ballons sur lesquels ils rebondissaient autour de lui et entre les collines. Et l'arbre était heureux.

Jusqu'au jour où arrivèrent par-delà les collines des êtres étranges que les amis doux ne connaissaient pas. Ces êtres marchaient de façon saccadée en comptant leurs pas et lançaient des cris aigus, secs et courts, pour ajuster leur marche. Ils étaient munis d'instruments inquiétants et brillants qui éblouissaient le soleil lui-même. La vue de ces êtres et de leurs instruments pointus, qui risquaient de percer les ballons et de briser les branches de l'arbre, sema la panique chez les amis doux.

Les amis doux se réunirent. Unanimes, ils pensaient quelle terrible et triste vision, ce serait de voir crever leurs beaux ballons. Unanimes, ils pensaient qu'ils n'avaient nulle envie d'aller à la rencontre de ces êtres saccadés, de se frotter à eux et de les caresser. Et unanimes, ils pensaient qu'il n'était pas question de les laisser briser les branches de leur grand ami l'arbre. Alors, pour conclure, ils prirent la décision de rendre les êtres saccadés doux. Ils choisirent les ballons qui sautaient le plus haut et le plus vite, et entreprirent d'y capturer les êtres saccadés, en prenant soin de les envelopper par derrière et par surprise.

Une fois « emballonnés », les êtres saccadés étaient transportés auprès de l'arbre où ils effectuaient une période d'intégration. La durée de cette intégration variait en fonction du nombre d'amis doux de la communauté : à chaque ami correspondait un jour. Le premier prisonnier devint ami doux au bout de cinquante-trois jours. Comme la durée augmentait au fil des captures, elle se prolongea jusqu'à quatre-vingt-neuf jours, ce que tout le monde s'accorda de trouver long, mais nécessaire.



Les êtres « emballés » succombaient parfois au cours de cette période d'intégration car l'idée de devenir doux pouvait leur être mortelle. En l'espace de deux mois, les amis doux virent leur communauté s'accroître de dix-neuf nouveaux amis doux : ils avaient capturé soixante êtres saccadés, mais dix-sept de ces captifs avaient péri et les êtres saccadés avaient ravi vingt-quatre des leurs.

Dès leur période d'intégration, les futurs amis doux étaient nourris des glands de l'arbre. Mais le nombre de captifs et d'amis doux grandissant, la production de l'arbre ne suffit bientôt plus. L'arbre se mit donc à plonger ses racines vers d'autres territoires pour y chercher les glands nécessaires aux besoins de ses amis. Mais les glands importés n'étaient pas aussi nourrissants que ses glands d'origine. Il arrivait même que leurs qualités nutritionnelles soient contraires aux besoins liés au climat des collines douces, ou qu'ils soient porteurs de maux contre lesquelles les organismes des amis doux ne pouvaient rien. Et c'est ainsi que les premières épidémies mortelles apparurent chez les amis doux. Les amis doux ne savaient rien faire d'autre de leurs mains que ces ballons devenus des instruments de guerre extrêmement efficaces. Ils ne savaient pas comment lutter contre ce tragique fléau et regardaient, impuissants, leurs doux amis disparaître. Rien n'arrête le chagrin quand il se loge dans le cœur d'un vrai doux. Et c'est pourquoi ce chagrin peut lui être aussi fatal qu'une épidémie. Et c'est ce qui arrivait aussi à certains amis doux lorsqu'ils étaient capturés par les êtres saccadés : privés de leurs ballons, privés de douceur, ils perdaient espoir et en mouraient.

Lorsque les êtres saccadés capturaient des amis doux, ils leur faisaient subir un traitement terrifiant. Les saisissant, ils se frottaient à eux, laminant de leurs ongles leurs chairs douces et soulageant leurs épines dorsales à leur contact moelleux. A force d'être ainsi frottés contre des corps épineux, les amis doux qui survivaient devenaient saccadés à leur tour. Les incursions guerrières des êtres saccadés se firent de plus en plus fréquentes car ces frottements contre les amis doux leur procuraient un plaisir inégalé.

Et les amis doux dont la communauté était fragilisée, subirent des pertes de plus en plus importantes. Et les êtres saccadés devenaient très nombreux et plus forts.



Et c'est ainsi depuis.

Les êtres saccadés reviennent régulièrement par-delà les collines, se frotter contre les amis doux qu'ils capturent et qui meurent ou deviennent saccadés. Les amis doux sont en voie de disparition. Et l'arbre sombre régulièrement dans une profonde déprime. Il perd alors ses glands et ses feuilles, qu'il laisse tomber à terre. Abandonnés, les glands et les feuilles meurent et se décomposent en une pâte acide que l'arbre ingurgite pour nourrir sa tristesse périodique, ce chagrin de ne pouvoir imaginer une douce relation avec un être saccadé.

Pourquoi les hommes enracinés envoient-ils leurs jeunes enfants à la guerre ? Est-ce parce qu'ils ont peu d'attache, peu à perdre que les jeunes fruits sont sacrifiés en pourrissement pour contribuer au cycle vital de ceux qui font pousser leurs racines ? Est-ce que ce qui est bon pour moi est bon pour l'autre ? Est-ce que l'intégration, c'est rendre l'autre pareil à soi ? Est-ce qu'une intégration réussie, c'est celui qui devient comme nous ? Est-ce que la violence a plus d'avenir que la douceur ?

est l'histoire d'un vaillant jeune homme appelé Nat.

Nat vivait dans un village isolé, entouré de montagnes si hautes, que personne ne les traversait jamais. Tous au village, des vieillards jusqu'aux plus jeunes enfants, savaient que ces montagnes leur étaient interdites, et certains parlaient d'une malédiction.

Nat était amoureux d'une très belle jeune fille nommée Alie et Alie l'aimait en retour.

A quelques semaines de la fin des moissons et de l'événement qui célébrerait leur union, des pluies torrentielles s'abattirent sur le village. La pluie tomba pendant des jours et des jours, changeant le sol en rivière de boue, menaçant les récoltes et inondant les maisons.

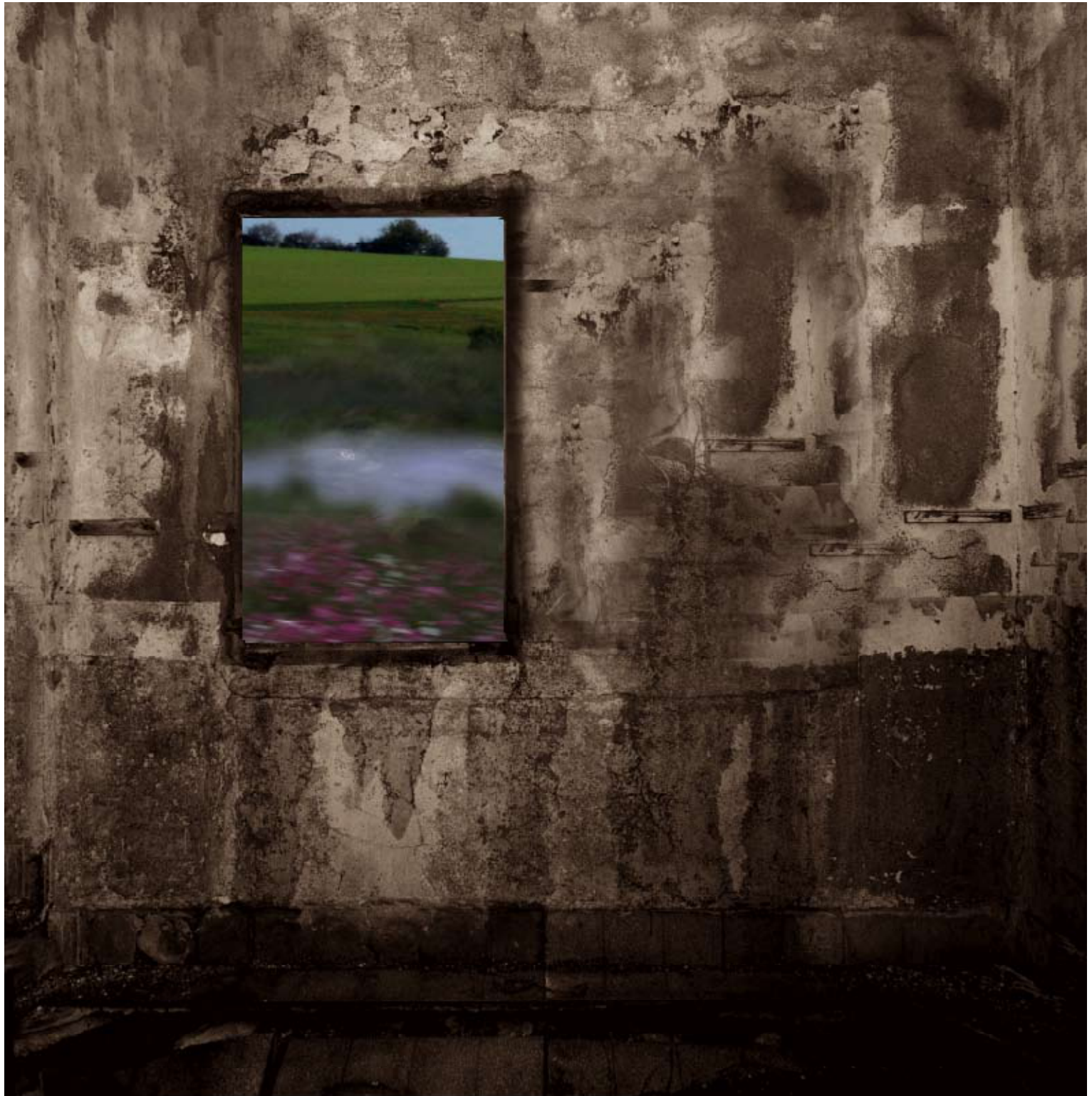
Au bout du sixième jour, la rivière qui traversait le village sortit violemment de son lit, noyant les champs, les animaux et de nombreux villageois. Puis la pluie cessa.

Les jours qui suivirent, une épidémie de fièvres inconnues s'empara du village, emportant les vieillards, les femmes en couche et de nombreux enfants. Chacun conclut que l'eau de la rivière était devenue mauvaise sans que l'on sache comment. Puis, la nourriture commença à manquer, et le village vécut un deuil permanent.

Affamée, Alie tomba malade à son tour. Au troisième jour de fièvre, son doux visage était devenu aussi blanc que les flocons de l'hiver. Nat décida alors d'aller au-delà des hautes montagnes interdites tenter de trouver un remède et de quoi nourrir le village qui agonisait. Il annonça qu'il serait de retour dans dix nuits et se prépara. Alie admirait le courage de Nat et lui promit d'être toujours à ses côtés. À l'heure de son départ, elle dénoua le ruban rouge qui enserrait sa chevelure et le lui donna. Elle dit : « Mieux avoir un ruban dans la main que devant les yeux, car c'est ainsi qu'on peut voir le jour... ». La fièvre la reprit et Nat, serrant le ruban, quitta le village en direction des montagnes interdites.

Il marcha cinq jours et cinq nuits sans croiser âme qui vive et sans se retourner. Le sourire d'Alie l'accompagnait le poussant en avant. Au matin du sixième jour, il arriva à un sommet enveloppé de nuages où régnait un silence terrifiant. Il ne voyait plus rien que la blancheur aveuglante des nuages, mais sous ses pas, un chemin semblait encourager sa descente vers l'autre côté des montagnes interdites. Il marcha ainsi deux jours et deux nuits, l'obscurité la plus profonde succédant à la blancheur opaque, au point qu'il ne savait plus d'où il venait.





A l'aube du huitième jour, l'épais brouillard se dissipa enfin et il aperçut un chemin bordé de pierres. Sur l'une d'elles, un scintillement frappait son regard. C'était un anneau comme ceux que l'on échange au jour du mariage. Le souvenir d'Alie était en lui. Il ramassa l'anneau et le mit dans sa poche.

Le chemin déboucha enfin sur un immense mur de pierre, dont il ne pouvait voir le sommet tant il était haut. Intrigué, Nat le longea plusieurs heures jusqu'au moment où il comprit qu'il était revenu en son point de départ. Le mur était une enceinte circulaire. Plein d'espoir de retrouver enfin la trace d'une humanité, il se remit à le contourner cherchant une issue. Il trouva une petite porte de bois qu'il ouvrit. Et ce qu'il vit de l'autre côté était inimaginable. Une plaine verdoyante entourait un lac majestueux, dont les eaux scintillaient sous un soleil printanier. L'air vibrait du parfum de mille fleurs, et des oiseaux multicolores chantaient comme pour l'accueillir. C'était d'une telle beauté qu'il se mit à courir dans la plaine en direction du lac, croisant des biches paisibles et des faisans rieurs. Au bord du lac, des arbres aux fruits inconnus lui tendaient leurs branches. Il prit des fruits et les dévora goulûment. Nat alors su qu'il se trouvait sur une terre d'abondance, si riche et fertile qu'elle nourrirait à satiété son village entier et toutes ses générations à venir. Il songea à Alie et l'ivresse qui montait en lui estompa aussitôt les angoisses de l'épreuve qu'il venait de traverser. Repu, il s'allongea dans l'herbe tendre des rives du lac, et sombra dans un doux et profond sommeil.

Il se réveilla tandis que la nuit tombait, et que les derniers rayons de soleil révélaient au centre du lac, une île où se dressait une tour. L'obscurité se fit, suivie par un pesant silence. Puis le cri déchirant, long et douloureux d'un oiseau blessé, perça les ténèbres. Il venait de la tour. A la faible lueur de la lune montante, Nat aperçut alors une barque près du rivage. Saisit par une étrange volonté, il prit place dans la barque et se mit à ramer vers l'île. Il accosta et se dirigea vers la tour où l'attendait une porte ouverte. Sur ses gardes, il passa la porte avec précaution. La tour était plongée dans les ténèbres et la porte se referma derrière lui. C'est alors qu'une voix qui semblait ne pas avoir parlé depuis fort longtemps, l'invita à la rejoindre.

« Qui êtes-vous ? s'écria Nat. Moi je suis Nat, le vaillant et je viens d'un village, loin derrière les montagnes ... »

« Je suis qui je suis ! coupa la voix, je l'ai toujours été et il n'y a pour moi qu'un moyen de partir. »

« Je viens d'au-delà des montagnes, reprit Nat, où souffrent maintenant les miens, je vous en supplie, laissez-moi les conduire en ce lieu et nous vivrons en bonne entente... »







« Nenni ! le rêve qui est le tien ne pourra advenir que lorsque je ne serai plus là, et que tu auras pris possession de la Tour. Mais pour cela, tu dois d'abord me tuer. Si tu n'y parviens pas avant l'aube, tu deviendras pierre, comme tous tes prédécesseurs, que tu as d'ailleurs rencontré en chemin. Ils forment l'enceinte qui protège ce pays. Alors tues-moi où tu rejoindras le mur. »

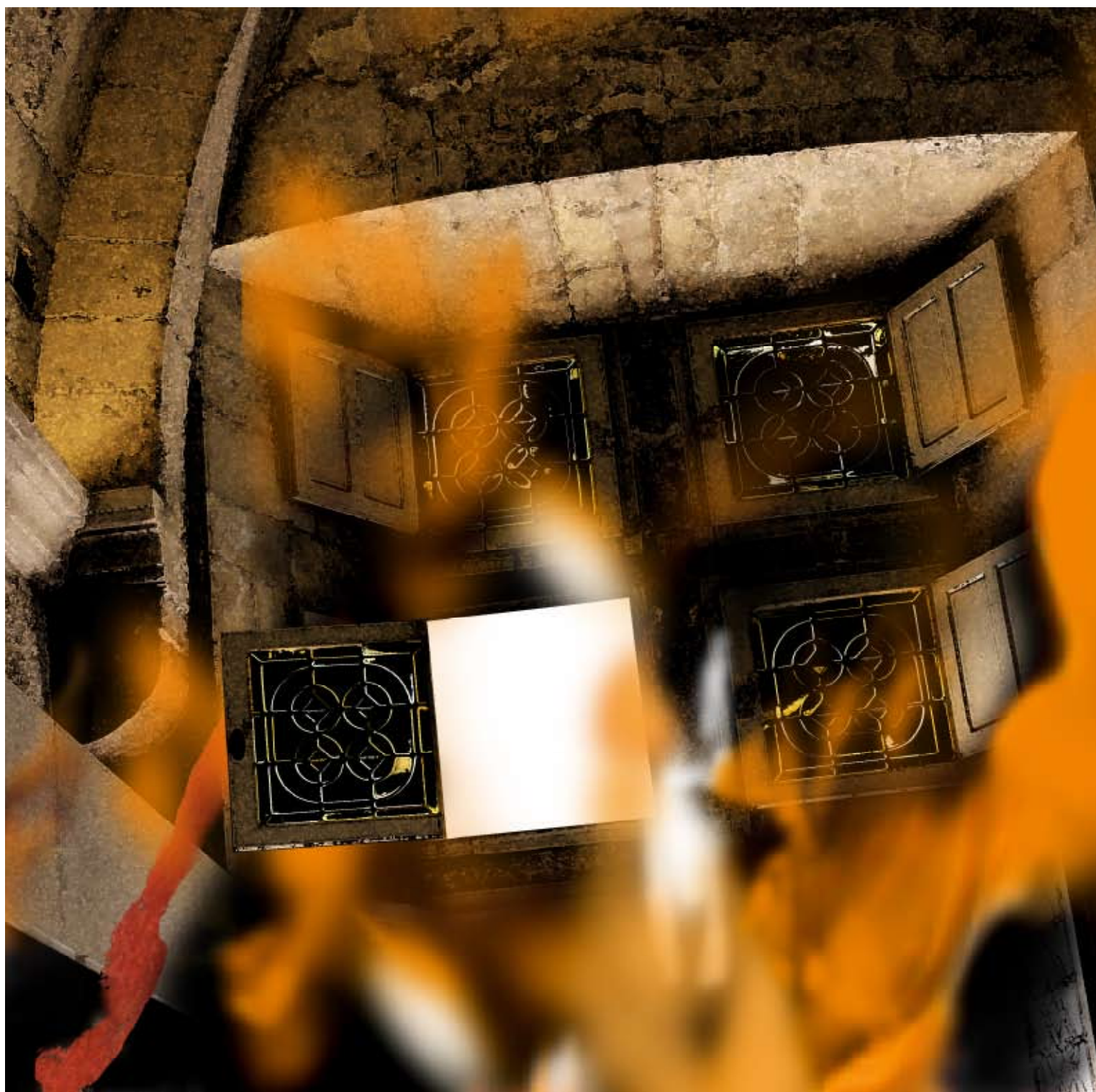
Nat était vaillant, mais il était bon aussi.

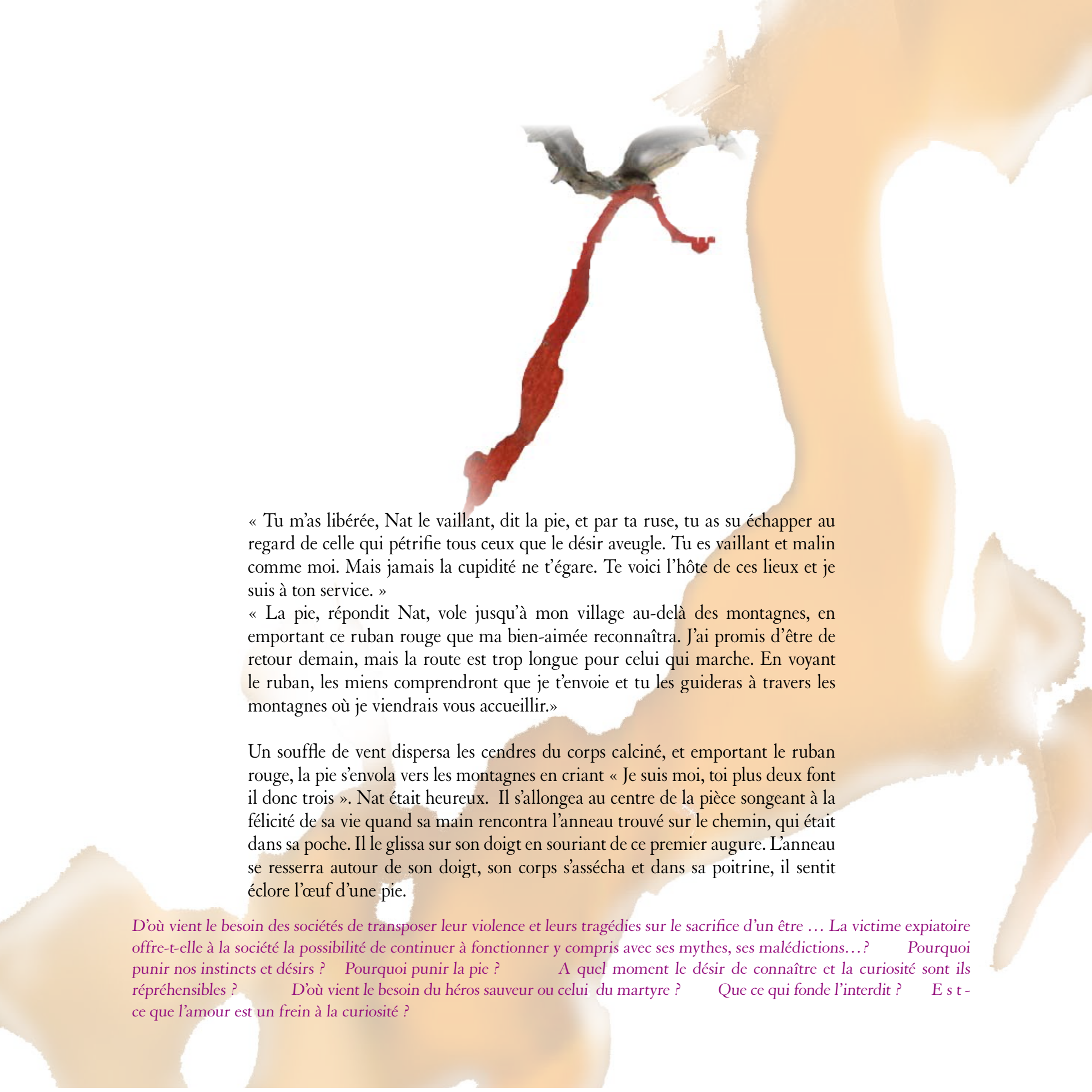
Il songea que l'endroit était certes parfait pour les siens, mais qu'il était incapable de tuer quiconque, et sûrement pas un vieillard. Il voulu s'en retourner simplement chez lui, en prenant soin d'emporter de ses fruits savoureux qui raviraient Alie. Mais la porte ne s'ouvrait plus et il savait qu'Alie se mourrait. Alors Nat, le vaillant recouvrit son courage, décida d'accepter le marché et de tuer son hôte.

Une lente mélodie s'éleva, plus douce qu'un murmure qui l'appelait au sommet de la tour et Nat se mit à gravir les marches qui le séparait d'elle. L'ascension lui parut interminable mais peu à peu la voix s'éclaircissait et il percevait des paroles « Nat tu es, je suis moi, toi plus deux font-il donc trois... »

Il parvint enfin aux dernières marches de l'escalier où derrière une porte, la voix se taisait. Nat sentit soudain une vague de chaleur envahir son corps, comme un appel du désir. Il ferma les yeux et l'image d'une femme inconnue et de toute beauté lui apparut. La chaleur le saisit davantage. Il ouvrit la porte et pénétra dans la chambre. Sous ses pieds, le sol était tendre comme un épais tapis. Et la voix reprit, suave et délicate : « Mon beau Nat, je suis sur le lit. Viens me rejoindre. Aimons-nous. Mais d'abord ouvre la fenêtre s'il te plaît, ses vitres noires m'empêchent d'admirer ta beauté dans la clarté de la lune... ». Un parfum enivrant l'enveloppait et le cœur battant, il palpa le long du mur les contours d'une fenêtre. A l'instant où sa main fiévreuse en trouvait la poignée, il sentit le ruban d'Alie qui tombait de sa poche. Et les paroles de l'aimée lui revinrent en mémoire. « Mieux vaut avoir un ruban dans la main que devant les yeux, car c'est ainsi qu'on peut voir le jour... ». Il attacha l'une des extrémités du ruban à la poignée de la fenêtre et sortit de la pièce en déroulant le ruban. Dehors, l'aube était naissante. Et Nat tira d'un coup sec l'extrémité du ruban. Un cri terrible monta de la chambre suivi par une odeur de feu et de chair brûlée. Redoublant de courage, Nat entra dans la chambre pour découvrir, au centre de la pièce baignée par la lumière des premiers rayons du soleil, le corps en flammes d'une très vieille femme. Et quand le feu eût atteint le visage, la bouche s'ouvrit, laissant s'échapper une superbe pie.







« Tu m'as libérée, Nat le vaillant, dit la pie, et par ta ruse, tu as su échapper au regard de celle qui pétrifie tous ceux que le désir aveugle. Tu es vaillant et malin comme moi. Mais jamais la cupidité ne t'égare. Te voici l'hôte de ces lieux et je suis à ton service. »

« La pie, répondit Nat, vole jusqu'à mon village au-delà des montagnes, en emportant ce ruban rouge que ma bien-aimée reconnaîtra. J'ai promis d'être de retour demain, mais la route est trop longue pour celui qui marche. En voyant le ruban, les miens comprendront que je t'envoie et tu les guideras à travers les montagnes où je viendrais vous accueillir.»

Un souffle de vent dispersa les cendres du corps calciné, et emportant le ruban rouge, la pie s'envola vers les montagnes en criant « Je suis moi, toi plus deux font il donc trois ». Nat était heureux. Il s'allongea au centre de la pièce songeant à la félicité de sa vie quand sa main rencontra l'anneau trouvé sur le chemin, qui était dans sa poche. Il le glissa sur son doigt en souriant de ce premier augure. L'anneau se resserra autour de son doigt, son corps s'assécha et dans sa poitrine, il sentit éclore l'œuf d'une pie.

D'où vient le besoin des sociétés de transposer leur violence et leurs tragédies sur le sacrifice d'un être ... La victime expiatoire offre-t-elle à la société la possibilité de continuer à fonctionner y compris avec ses mythes, ses malédictions...? Pourquoi punir nos instincts et désirs ? Pourquoi punir la pie ? A quel moment le désir de connaître et la curiosité sont ils répréhensibles ? D'où vient le besoin du héros sauveur ou celui du martyr ? Que ce qui fonde l'interdit ? Est-ce que l'amour est un frein à la curiosité ?

M

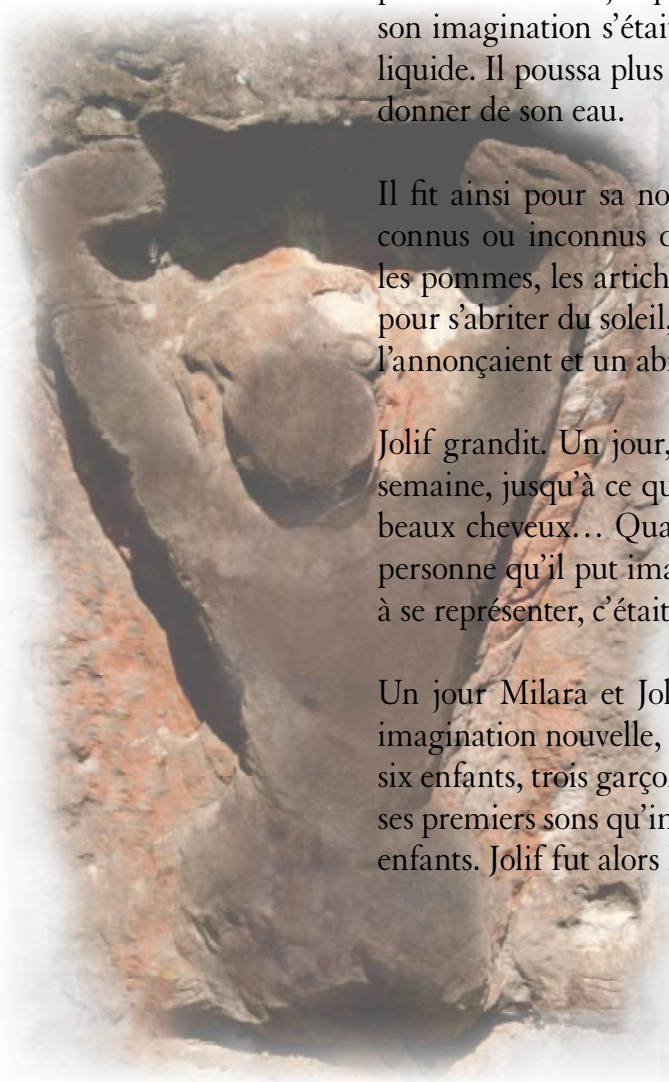
n jour, un enfant ouvrit une porte et passa de l'autre côté. Jolif était son nom. La porte s'était refermée derrière lui et Jolif s'était retrouvé dans un espace vide. Il n'y avait rien d'autre dans cet espace que le vide et lui même.

Jolif s'était agenouillé et avait pris le vide dans ces mains. Il avait refermé ses mains et s'était mis à pétrir le vide, à le modeler. Et petit à petit, dans son imagination s'était formée l'image d'une terre, une terre d'ocre rouge. Et la terre apparut : il y eut de la terre et de la terre encore. Il en avait étendu une centaine de mètres carrés. Il n'avait pas besoin d'en avoir plus. Puis, s'asseyant sur cette terre, il en avait saisi une petite poignée qu'il pétrît à son tour, la malaxant jusqu'à ce qu'elle devint chaude et molle. Et petit à petit, dans son imagination s'était formée l'image d'un soleil. Et la terre sous ses doigts devint feu qu'il jeta au dessus de lui. Il prit alors une seconde poignée qu'il pétrît et malaxa jusqu'à ce qu'elle devint translucide et douce. Et petit à petit, dans son imagination s'était formée l'image d'une source. Et la terre sous ses doigts devint liquide. Il poussa plus loin son imagination, et à partir de ce jour, la source ne cessa de donner de son eau.

Il fit ainsi pour sa nourriture aussi, pétrissant l'imagination de fruits et de légumes connus ou inconnus dans son monde d'avant. Il imaginait, ses mains pétrissaient et les pommes, les articholives ou les bannanananas étaient. Il créa également des arbres pour s'abriter du soleil, des nuages dans le ciel qui apportaient de la pluie, les orages qui l'annonçaient et un abri, pour s'en protéger.

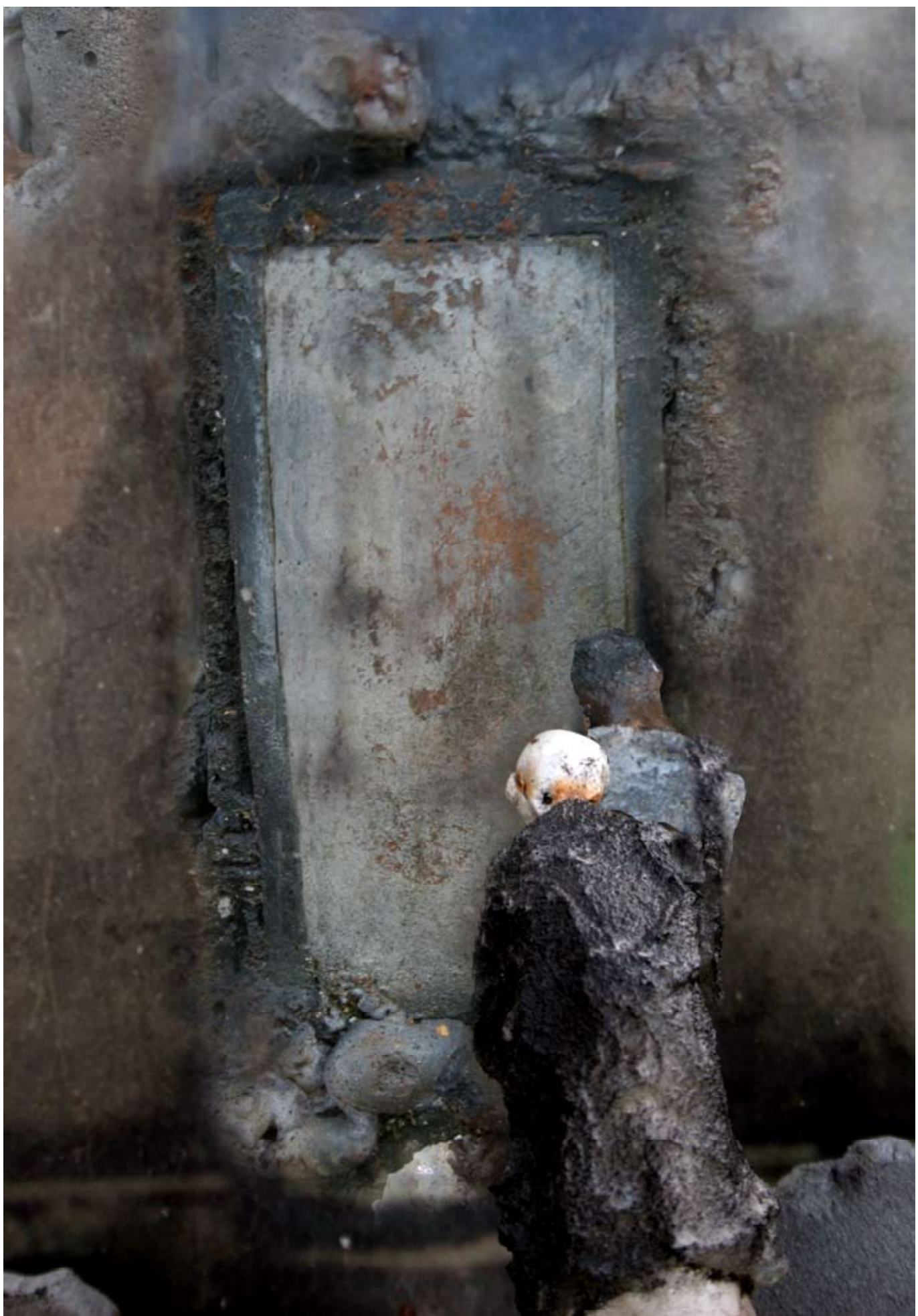
Jolif grandit. Un jour, il se sentit seul. Il prit la terre et la pétrit pendant une longue semaine, jusqu'à ce que se forment deux jambes et deux bras, puis deux yeux, puis de beaux cheveux... Quand il eut enfin fini, il nomma Milara. Milara était la plus belle personne qu'il put imaginer, mais il lui manquait une chose que Jolif ne parvenait pas à se représenter, c'était la voix. Et Milara resta ainsi sans voix.

Un jour Milara et Jolif se mirent à pétrir ensemble, entre leurs mains réunies, une imagination nouvelle, à la fois inconnue et partagée, et ce fut un enfant. Ils eurent ainsi six enfants, trois garçons et trois filles. Quand le premier enfant se mit à pleurer, ce sont ses premiers sons qu'imita Milara, et c'est ainsi qu'elle apprit à parler de la bouche de ses enfants. Jolif fut alors le plus heureux des hommes.



Les enfants de Jolif et Milara grandirent, tous dotés d'une grande imagination. Et bien qu'ils puissent créer tout ce qu'il leur était donné d'imaginer, leur curiosité grandissait. Et tous voulurent savoir un jour, ce qui se cachait derrière la porte par laquelle Jolif était rentré dans ce monde nouveau. Jolif et Milara furent pris alors d'inquiétude. Et c'est ainsi que Jolif décida d'ajouter six autres portes, une pour chaque enfant. Il nomma ensuite chacune des portes : sa propre porte devint la porte de l'Avarice, et les six autres celles de la Luxure, de l'Orgueil, de la Colère, de la Paresse, de la Gourmandise et de l'Envie. Chaque enfant reçut sa propre porte. Jolif leur expliqua qu'ils se devaient de chérir leurs portes comme le plus beau des secrets, mais que si l'un d'eux en venait à ouvrir sa porte, il en perdrait aussitôt son imagination et disparaîtrait. Vivre en ce monde sans imagination était impossible. Et cela fut assez pour les protéger et les empêcher même de penser à ouvrir leur porte.





Jusqu'au jour où l'enfant qui avait hérité de la porte de la Gourmandise fut repris par le désir viscéral de savoir ce qu'il y avait derrière la porte de son père, la porte de l'Avarice. Il lui fallait savoir d'où venait son père et pourquoi on l'appelait Jolif.

Jour après jour, il tenta de l'imaginer, mais son imagination ne le satisfaisait pas. Et jour après jour, il s'approcha un peu plus de cette porte, la humant comme pour la goûter, et emportant son image avec lui. Un jour, il avança jusqu'à la porte, s'immobilisa tendu vers elle, et vit sa main sur la poignée. A l'instant même, il sentit la main lourde de son père se poser sur son épaule. Jolif le regardait avec un air qu'il ne lui connaissait pas. Il dit : « Mon fils, je comprends que ta curiosité se fasse pressante. Sache qu'il n'y a rien dans l'univers qui puisse remplacer ton imagination, et que sans elle, tu disparaîtras. Voici une épreuve inspirée du monde qui se trouve derrière cette porte et que tu as tant envie de connaître. Nous l'appellerons la « Prison ». Jolif prit alors un tout petit morceau de terre puis referma ses mains dessus. Et tandis qu'il malaxait la terre, un écran de poussière se formait autour de son fils. Jolif lui dit qu'il l'avait privé de son imagination et qu'il resterait ainsi le temps qu'il faudrait, qu'il ne pourrait parler à personne ni en lui-même, qu'il mangerait le strict nécessaire et dormirait peu, que ses actes seraient sans effets, et qu'il serait invisible aux autres. Que tout lui était interdit. Il ajouta qu'il devrait écrire dans un livre tout ce qui l'habitait, et que cela servirait aux autres de mémoire et de leçon.

Et c'est ainsi que commença l'épreuve du fils, prisonnier de son écran de poussière. Voulait-il déplacer une table, que ses mains la traversaient. Voulait-il embrasser une femme, que ses lèvres se perdent dans le vide. Voulait-il parler que son esprit se dissolvait. Voulait-il boire de l'eau, qu'il ne voyait pas son reflet. Etait-il appelé, que rien ne s'adressait à lui. Voulait-il ouvrir une fenêtre que ses paupières se refermaient. Voulait-il faire un tour, que le néant l'encerclait.

Cependant, tenu par la demande de son père, il voulait écrire dans un livre tout ce qui l'habitait ... privé d'imagination.

Quand est-ce que le péché devient péché ?
Est-ce que le péché est une porte ?
Est-ce que l'imagination peut devenir une prison ?
Pourquoi vouloir connaître nos origines ?
Connaître l'histoire de ses parents est-il le vrai
fondement de soi ?
Quelle est la hauteur de l'enceinte des murs dès nos
origines ?
Reprendre le chemin du père n'est-il pas une façon de
le tuer ?
Est-ce que la préservation est un désir de tuer le père
?
Conserver l'origine est un pas une façon de le tuer ?
Pourquoi nommer l'enfant aussi tôt ?
L'héritage nous conditionne-t-il ?



ci ou là-bas, au nord ou au sud, peu importe.

La vie est dure, peu d'eau, beaucoup de gens. Les villes entourent des montagnes d'où coule l'eau, si peu. Sans doute plus d'eau là-haut dans les montagnes.

Une légende dit : au cœur des montagnes, se trouve un lac avec un doigt de pierre au milieu. Mais la route est dangereuse, personne n'ose affronter le danger.

Un jour, un jeune garçon décide de tenter l'aventure. Sans famille, il est courageux et intelligent. Blanche est son nom, mais noir est son cœur.

Un lac pour lui.

Il choisit sept compagnons, courts sur patte, et s'engage dans la montagne. Après bien des péripéties, les huit compagnons atteignent le lac par une nuit sans lune.

La légende disait faux, le doigt de pierre est un phare immense qui éclaire la nuit.

Hypnotisés par sa lumière les sept nains s'avancent vers le lac. Blanche est son nom, et noir est son cœur.

Un lac pour moi tout seul.

Les nains sont de vaillants compagnons dans la montagne, mais n'apprécient guère l'eau.

Un lac pour moi tout seul. Et Blanche les pousse un à un dans l'eau, où ils se transforment en grosses pierres. De grosses pierres blanches. Le lac est pétrifiant.

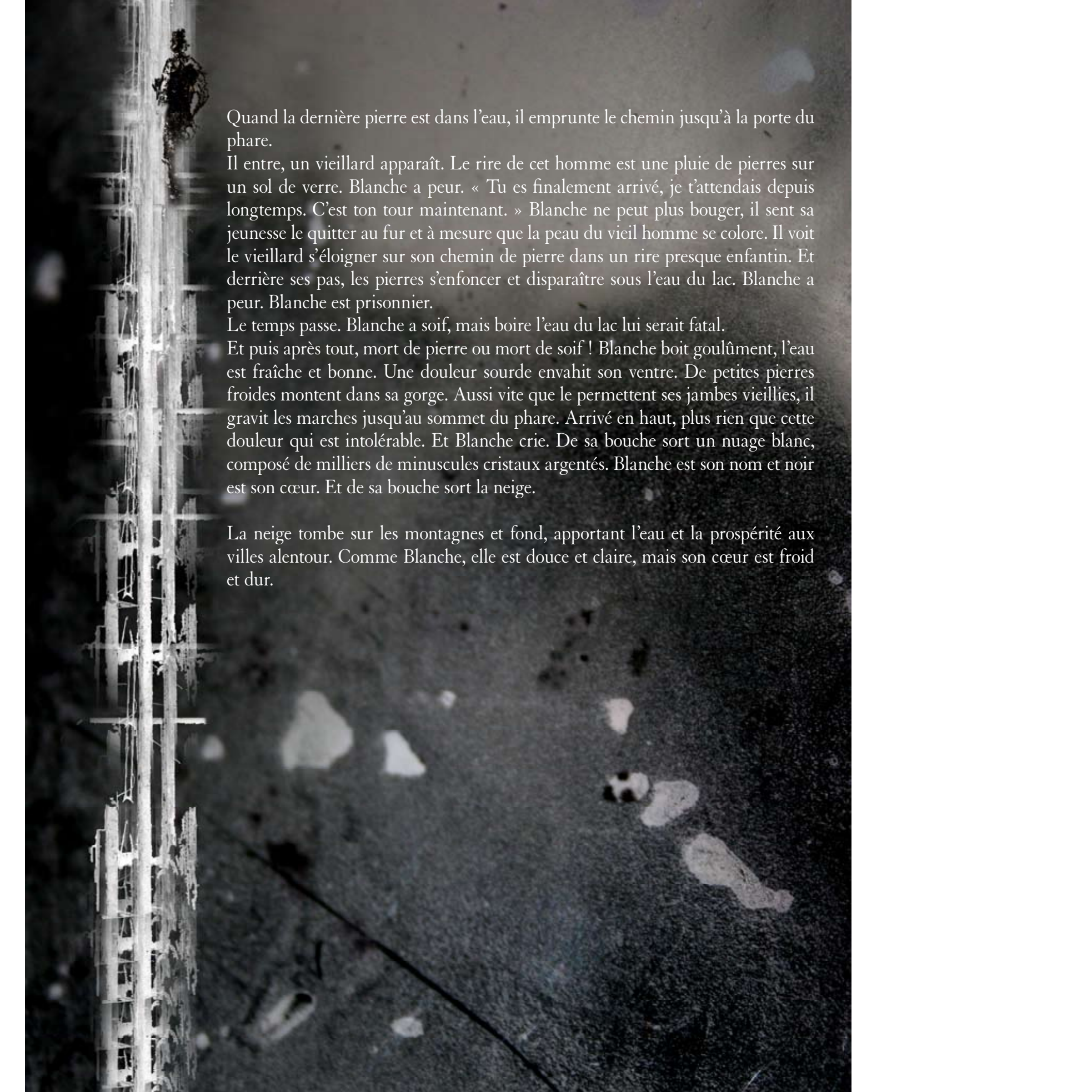
Un lac pour moi tout seul.

Les jours passent. Blanche songe : Un phare pour moi tout seul.

Blanche est son nom, mais noir est son cœur. Les pierres, ses anciens compagnons, luisent à la lumière du phare. Il lui faut d'autres pierres pour tracer un chemin jusqu'à lui. Il faut d'autres compagnons dans l'eau. Et Blanche part rassembler d'autres compagnons, promettant l'eau du lac et la douceur de son rivage.

Blanche est son nom, et noir est son cœur. Personne ne connaît son cœur, tous connaissent son nom. Beaucoup le suivent, sept par sept. Pour l'eau promise de la montagne, ils payent dix pièces d'argent et dix pièces d'or, par tête. Et voyage après voyage, compagnon après compagnon, Blanche construit son chemin jusqu'au phare.



A dark, atmospheric photograph of a lighthouse tower. The tower is a tall, cylindrical structure with a spiral staircase visible on its exterior. A person is seen climbing the tower near the top. The background is a dark, textured surface, possibly a wall or a large rock face, with some light-colored patches and shadows. The overall mood is mysterious and somber.

Quand la dernière pierre est dans l'eau, il emprunte le chemin jusqu'à la porte du phare.

Il entre, un vieillard apparaît. Le rire de cet homme est une pluie de pierres sur un sol de verre. Blanche a peur. « Tu es finalement arrivé, je t'attendais depuis longtemps. C'est ton tour maintenant. » Blanche ne peut plus bouger, il sent sa jeunesse le quitter au fur et à mesure que la peau du vieil homme se colore. Il voit le vieillard s'éloigner sur son chemin de pierre dans un rire presque enfantin. Et derrière ses pas, les pierres s'enfoncent et disparaissent sous l'eau du lac. Blanche a peur. Blanche est prisonnier.

Le temps passe. Blanche a soif, mais boire l'eau du lac lui serait fatal.

Et puis après tout, mort de pierre ou mort de soif ! Blanche boit goulûment, l'eau est fraîche et bonne. Une douleur sourde envahit son ventre. De petites pierres froides montent dans sa gorge. Aussi vite que le permettent ses jambes vieillies, il gravit les marches jusqu'au sommet du phare. Arrivé en haut, plus rien que cette douleur qui est intolérable. Et Blanche crie. De sa bouche sort un nuage blanc, composé de milliers de minuscules cristaux argentés. Blanche est son nom et noir est son cœur. Et de sa bouche sort la neige.

La neige tombe sur les montagnes et fond, apportant l'eau et la prospérité aux villes alentour. Comme Blanche, elle est douce et claire, mais son cœur est froid et dur.



Pourquoi expliquer le monde, nous amène au manichéisme du conflit petit / grand, blanc / noir ? Pourquoi attribuer des valeurs symboliques aux couleurs : ici, au noir le mal et au blanc le bon ? L'image du paradis serait-elle dans la coexistence pacifique de toutes ces valeurs ? Pourquoi place-t-on à l'origine des choses une forme phallique qui contient en elle la fureur et le bien ? Que ce qui fait qu'un être humain perd sa qualité de semblable qui le rend un impossible objet ? Quand est-ce que l'autre cesse d'être de la même essence que soi ?



Avant les grandes migrations, la tribu des hommes vivait dans un pays non loin d'ici, au pied d'une haute barrière de montagnes noires.

Le pays chérissait une légende tenace qui fascinait les plus jeunes et à laquelle chacun apportait sa contribution. La légende disait qu'au-delà des montagnes vivait une créature au pouvoir mystérieux qui régnait sur un royaume d'opulence et connaissait le secret de la vie éternelle. Elle disait aussi que quiconque avait tenté d'approcher cette créature n'était jamais revenu.

Et chaque année, de jeunes audacieux partaient pour tenter de percer le secret des montagnes mais ne revenaient jamais.

Un jour de pleine lune de l'année des vergers fertiles, un enfant vint au monde que personne n'attendait car sa mère n'avait donné aucun signe de grossesse. L'enfant était si frêle que lorsqu'on le vit empoigner le sein vide de sa mère et en faire jaillir du lait, on su aussitôt qu'il était exceptionnel. Cet enfant était une force de la nature. A deux mois, il se tenait debout et hurlait à faire trembler son village jusqu'à ce qu'on lui donne le cœur de poulet dont il était friand.

Cet enfant grandit, multipliant les exploits, tandis que le pays plongeait peu à peu dans un surpeuplement qui annonçait de grandes crises. Et sa mère s'inquiétait de le voir approcher de sa majorité car elle devinait qu'il aurait à son tour le désir d'aller voir au-delà des montagnes noires.

Et c'est ce qui arriva le 24 brumaire de l'année des terres morcelées, alors que l'espace venait tant à manquer dans le pays que la guerre semblait chaque jour plus imminente. C'était la veille de ses dix-huit ans : il réunit trois de ses camarades de jeux puis s'alla faire le paon dans la cour du chef du village qui avait quatre filles toutes plus belles les unes que les autres. Le lendemain, on vit ainsi partir la plus singulière des expéditions dans la direction des montagnes noires.

La troupe marcha longtemps, nul ne sait combien de jours et de nuits, s'arrêtant à peine pour boire ou manger, galvanisée par les chants de son guide qui célébraient leur fortune future. Un matin, enfin, ils redescendaient de l'autre côté vers un lac qui scintillait au centre du cirque des montagnes, et qu'ils atteignirent au zénith solaire.

Ce lac était éblouissant de lumière dorée. En son centre, un immense phare était érigé. Au bord du rivage de grandes pierres blanches de formes étranges étaient parsemées créant une sorte de panthéon minéral. Plus loin, encerclant le lac, de grands arbres étalaient leurs larges feuilles pour créer un ombrage apaisant. Le paysage était d'une beauté à couper le souffle.



La troupe affamée se mit aussitôt à pêcher en quête de nourriture et des poissons argentés jaillissaient des flots par dizaines. Repus et épuisés, les huit compagnons s'abritèrent sous les arbres pour s'endormir. Mais alors que le dernier rayon de soleil disparaissait au lointain, le phare irradiia une lumière éblouissante qui les obligea à baisser la tête. Ils entendirent alors la voix rugueuse de celui qui s'éveillait après un long sommeil :

Je suis l'homme de ce lac.

Je suis vieux comme ce lac.

Mes jours sont vos nuits

Et mes nuits sont vos jours.

De l'écume du lac, je suis venu.

Et mes yeux sont aussi blancs que les pierres qui vous entourent.

Ceux qui croiseront mon regard ou son reflet dans l'écume,

Roc deviendront, comme les rocs qui vous entourent.

Puis la voix se tut. Les jeunes gens ne comprirent pas d'abord ni la mise en garde éblouissante, ni le sens de telles paroles. Surmontant la frayeur dont ils étaient saisis, l'une des filles leva des yeux curieux en direction de la voix. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle fut pétrifiée et la voix reprit, chantonnant et plus douce :

Je suis l'homme de ce lac.

Je suis vieux comme ce lac.

Mes jours sont vos nuits

Et mes nuits sont vos jours.

De l'écume du lac, je suis venu.

Et mes yeux sont aussi blancs que les pierres qui vous entourent.

Ceux qui croiseront mon regard ou son reflet dans l'écume,

Roc deviendront, comme les rocs qui vous entourent.

Le silence se fit, tandis que les sept compagnons découvraient, terrifiés, la grande pierre blanche érigée en la place de celle qui était leur amie et sœur.

Puis, la voix s'éleva de nouveau :
Soyez les bienvenus voyageurs.
Je suis l'hôte de ces lieux.
Veuillez partager mon éternelle solitude.
Vous trouverez ici de quoi vivre, heureux et prospères.
Sachez que quiconque croise mon regard est transformé en pierre.
Mon immortalité n'a rien à envier à la vie que vous aurez.
Je fus audacieux comme vous un jour.
J'ai forcé la porte de ce phare où brûlait la flamme du temps.
Ce que j'ai gagné est au prix de ce pouvoir qui m'impose une cruelle solitude.

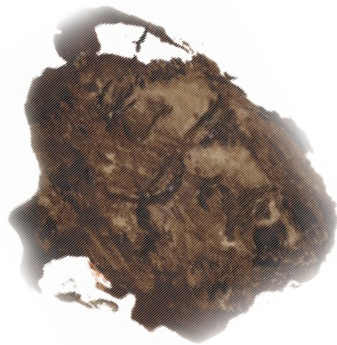
Conscients du risque qu'ils encourraient à demeurer, les compagnons voulurent d'abord prendre la fuite mais leur audacieux chef se ressaisit et déclara que le chaos qui grandissait au pays ne présageait rien de bon, et qu'ils parviendraient à organiser leur vie au bord du lac. Il dit : « Soyons braves et malins. Nous n'avons rien à craindre que de nous-même. Armons-nous contre la tentation de voir ce qui nous est fatal et jamais la malédiction n'aura raison de notre félicité en ce lieu qui nous est destiné. ». Ses paroles portaient tant de conviction que tous décidèrent de rester et de braver les craintes du dangereux contrat.

La première chose qu'ils entreprirent fut de construire leurs maisons autour du lac, entre les pierres dressées de ceux qui avaient failli. Ils battirent des murs sans fenêtres, absolument aveugles, et dirigèrent l'entrée de leurs logis en direction des montagnes. Ainsi, ils pouvaient se mouvoir librement chez eux sans craindre le regard pétrifiant. Ils imaginèrent ensuite et exercèrent de nombreuses techniques corporelles qui leur permettaient peu à peu de vaquer aux occupations de leur nouvelle vie sans que jamais leurs yeux ne soient orientés vers le centre du lac. Ils surent bientôt effectuer avec souplesse et rapidité d'amples mouvements de rotation de la tête ou du corps, jusqu'à parvenir progressivement à faire un tour presque complet de la tête en pivot, dans les deux sens.

Les hommes pêchèrent les poissons et cultivèrent la terre. Les femmes filtrèrent l'eau du lac avec les feuilles des grands arbres afin de la rendre potable. À leur grand étonnement, chaque purification déposait sur les feuilles d'étranges petits cailloux transparents au centre blanc comme neige et très lumineux. La beauté et la singularité de ces petites pierres firent qu'elles les recueillirent et les conservèrent soigneusement.

Comme promis, leur vie fut bientôt prospère : des enfants naquirent qui apprenaient aussitôt les règles et le grand interdit du village.





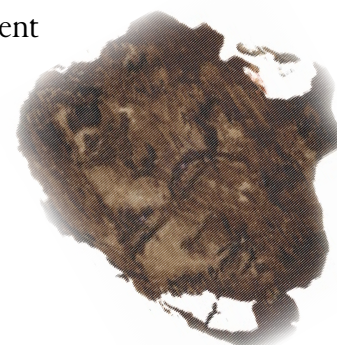
Mais un jour de l'année des fleuves contraires, on vit descendre des montagnes en grand nombre des femmes, des hommes et des enfants. Fuyant les guerres et les famines qui ravageaient désormais le pays, ils venaient à leur tour tenter leur chance de l'autre côté. Comme il l'avait fait pour nos compagnons, l'hôte du phare les laissa rejoindre les rives du lac. Très vite, ils voulurent s'installer dans le village prospère à l'étrange architecture. Et nos compagnons ne purent que les accueillir comme il se devait, après leur avoir exposé les conditions de leur survie.

Mais cette soudaine expansion de leur village ne tarda pas à bouleverser l'équilibre et la paix qu'ils avaient trouvé.

Malgré une période d'initiation des nouveaux venus aux règles de la communauté, le village voyait chaque jour se dresser de nouvelles pierres dues aux regards perdus, à la curiosité ou à la maladresse. Et ces macabres édifices minéraux s'élevaient partout : contre les maisons des sept compagnons, devant leurs entrées, autour des abris de toile provisoires des arrivants, sur les voies de circulation. L'encombrement devenait pesant et l'atmosphère était marquée par les deuils. Les sept compagnons se réunirent un soir et leur chef annonça qu'il leur fallait des lois sélectives : « A l'évidence tous ne peuvent vivre en ce lieu. Ceux qui ne sont pas capables de respecter nos règles menacent notre prospérité. Désormais, je déclare que seuls seront admis à rester parmi nous ceux qui parviendront à effectuer un tour presque complet de la tête en pivot dans les deux sens. Les autres, qu'ils s'en retournent chez eux. »

Le lendemain matin, tous les nouveaux venus, femmes, hommes et enfants passèrent l'épreuve du contrôle de la tête. Ceux qui répondaient aux critères d'amplitude et de vélocité intégrèrent le village. Ils furent invités à se construire des maisons aux murs aveugles, autour d'une unique porte dirigée en direction des montagnes. Et les hommes firent à leur tour chaque jour ce que les compagnons faisaient, et les femmes firent à leur tour chaque jour ce que les femmes des compagnons faisaient.

Ceux qui avaient échoué furent demandés de quitter aussitôt le village. Ces exclus s'éloignèrent vers le pied des montagnes, mais comme il n'était pas question pour eux de s'en retourner vers la guerre et la famine, ils s'organisèrent pour vivre dans l'attente d'une future épreuve du contrôle de la tête. Et tous les jours, ils s'exerçaient plein d'espoir pour acquérir la condition d'appartenance au village.



Dans le village, le nombre de nouveaux arrivants qui réussissait l'épreuve augmenta rapidement. Mais le nombre de pierres dressées fit de même car l'accroissement du village en rendait l'organisation plus complexe, et les accidents de regard se multipliaient. Bientôt il n'y eut plus d'espace pour de nouveaux logis près des rives du lac et les constructions se déplacèrent en direction des montagnes, réduisant l'espace réservé aux cultures.

Une succession de nouvelles lois plus sélectives furent alors énoncées.

Quand il manqua de femmes, que leur tâche exposait particulièrement au risque de la pétrification, on réserva l'accès de l'épreuve à celles-ci.

Quand l'augmentation du nombre de femme doubla le taux de natalité, on réserva l'accès de l'épreuve aux jeunes hommes. Une période d'intégration à la durée variable leur fut imposée au cours de laquelle ils devaient effectuer des tâches à l'intérieur de bâtiments aveugles, avant de pouvoir postuler à l'exercice d'autres compétences.

Quand le nombre de pétrifiés au sein de ces jeunes arrivants révéla qu'ils s'adaptaient mal, une loi vint limiter leurs déplacements aux rues qui conduisaient de leurs domiciles aux bâtiments réservés à leurs tâches.

Bientôt la communauté humaine cessa de s'accroître, non qu'il n'y eut plus de nouveaux arrivants mais que le nombre de regards perdus ne cessait d'augmenter. Les déplacements, l'accomplissement des tâches quotidiennes, dans ce qui était désormais une véritable ville, étaient devenu si complexes ; les relations inégales entre les compagnons et les générations d'arrivants, les lois sélectives étaient sources de telles tensions ; que de nombreux individus finissaient par perdre leur vigilance, par lever les yeux vers le phare, par oublier la terrible malédiction, par s'en remettre à elle, par ne plus y croire...

Et le nombre de pierres aux formes étranges grandissait, envahissant l'espace. Certaines se trouvaient si proches les unes des autres qu'elles finissaient par se souder entre elles, formant des pans de mur qui coupaient les voies de circulation ou condamnaient l'unique entrée de maisons.

L'année des roches plissées, on créa de nouvelles voies qui contournaient les murs. Les habitants reconstruisent des maisons au-delà des nouvelles voies, plus loin encore du lac. Et les champs furent déplacés vers la grande barrière de montagnes, s'approchant des exclus qui étaient toujours là en nombre, à attendre l'heure de leur intégration.



De nouvelles lois virent alors le jour. La première décrétait qu'il n'y aurait plus ni sélection ni sélectionnés, que la communauté n'accueillerait plus désormais de nouveaux membres. La seconde visait les campements des exclus qui toucheraient bientôt les portes de la ville. Elle décrétait que ceux-ci devaient s'éloigner du territoire du grand lac.

A l'annonce de cette dernière loi, la tension monta dans les campements des exclus. La barrière de montagne était si proche qu'ils ne pouvaient reculer à moins d'aller vivre dans la rocaïlle aride où ils mourraient de famine ou de froid tôt ou tard. Et repartir vers la guerre et les famines était inimaginable et suicidaire. Les lois de la ville ne leur laissaient aucun espoir alors ils décidèrent de se rebeller et de l'envahir pour exiger leur place.

Lorsque les exclus fondirent sur la ville, l'appétit en alerte et prêts à en découdre, les habitants n'avaient aucune arme pour défendre leurs champs, leurs murs et leurs maisons. Les femmes de la ville allèrent aussitôt chercher leurs réserves de petits cailloux transparents au centre blanc et lumineux comme la neige pour tenter de contrer l'invasion. Et elles jetèrent les petits cailloux en direction des rebelles.

Et c'est alors que tous les petits cailloux se déchirèrent et déversèrent une incroyable masse d'eau, toute l'eau qu'ils contenaient : c'étaient des mers entières et d'une telle puissance qu'elles inondèrent tout le cirque de la grande barrière de montagnes. Puis la terre eut des frémissements : toutes les pierres du panthéon des pétrifiés se mirent à bouger, à grossir, à s'élever de la terre, allant jusqu'à former une seconde barrière rocheuse qui s'effondra sur le lac, détruisant le phare. C'est alors qu'un grand trou noir se forma au centre du lac qui aspira le phare et son hôte, les maisons aveugles, les habitants du village et les exclus. Tout fut anéanti.

Puis le lac redevint calme et les arbres se redressèrent.

Il y avait un survivant car le chef audacieux de nos compagnons s'en tira. Il était depuis toujours une véritable force de la nature doté d'une confiance inaltérable. Il avait donc résisté jusqu'au bout aux vagues déferlantes, à la fureur des pierres et au typhon du grand lac. Mais il était devenu totalement muet et subitement vieilli. Nu, dépouillé de tout et privé de ses compagnons, il comprit qu'il était temps pour lui de s'en retourner de l'autre côté de la haute barrière de montagnes. Il marcha, nul ne sait combien de jours et de nuits, sans même s'arrêter ni pour manger ni pour boire et arriva un soir à bout de force dans son village, où sa mère fut la seule à le reconnaître. Sur son corps se trouvait gravé chaque instant de ce qui fut sa vie, et chacun pu y lire l'histoire de la ville au grand lac.



Qui est le premier qui fait l'acte d'accueillir : la société dite d'accueil ou l'immigrant ? Pour s'intégrer, un immigrant doit-il faire siennes les valeurs de la société à laquelle il veut désormais faire partie ? Que doit-il faire de son histoire ? Comment peut-elle être prise en compte par la société dite d'accueil ? Si l'intégration implique des devoirs, offre-t-elle les mêmes droits à celui qui les accepte qu'à celui qui les promulgue ? Si l'immigration est un parcours semé d'épreuves, le pays d'adoption ne perd-il pas de sa réalité, au profit de fausses images ? Si un trop grand nombre de migrants échoue à faire siennes les valeurs d'une société, celle-ci se trouve-t-elle dans l'incapacité d'accueillir ? Est-ce qu'on peut s'intégrer de force ? Pourquoi tenter de voir ceux qu'on estime supérieurs, ceux qui règnent depuis le phare, c'est encourir le risque d'être pétrifié ?



ne vieille chanson anglaise.

Y'a des villes qui mangent les citoyens,
Y'a des pays qui mangent les hommes,
Y'a des villes des hommes qui désirent la domination,
Y'a des villes des hommes qu'exploitent d'la domination des hommes.

Manger l'pain de l'autre, voler des hommes pour en faire des esclaves.
Cours, cours, l'homme court ! cours ! Et v'la qu'il court, s'enfuit courant.
Sept autres : Bill, Tom, Alik, Gwenda, Shira, Amend, Coli et Nat
fuyant la ville en direction d'la montagne.
Monter une montagne, trois semaines, descendre une montagne, deux semaines,
dévaler une montagne, arriver à la plaine, Oooouuu... Courir la plaine.

Le lac est grand et rond.

Dans l'lac, y a un h... Ooouu...

Je suis l'homme. Je suis l'homme qui est aussi vieux que ce lac.

Mes jours sont vos nuits et mes nuits sont vos jours.

De l'écume du lac, je suis venu.

Et mes yeux sont aussi blancs que les pierres qui vous entourent.

Si jamais vous croisez mes yeux, ou leur reflet dans l'écume du lac,
vous deviendrez rocher.

Je suis l'homme qui pleure comme la terre, qui pleure la terre.

La terre, elle vous boufferait.

La terre qui vous donne des poissons, la terre qui vous donne des légumes.

Je suis la terre.

Bill, Tom, Alik, Gwenda, Shira, Amend, Coli et Nat

Disent : « Oui, nous voulons rester ! », « Oui, nous voulons rester ! »

Jours après jour, ils courent, se réjouissent, mangent le poisson, cultivent les légumes,
mangent les légumes.

Jours après jour, ils courent, se réjouissent, mangent du poisson, cultivent les légumes
Mais la terre n'est pas regardée. La terre est ignorée.
La terre qui mange l'homme, mange l'homme, mange les hommes.
Qu'importe les rochers, qu'importent les poissons,
Qu'importe les légumes, qu'importe la joie, qu'importe la chaleur, qu'importe le froid,
la terre a faim, la terre a faim, et veut manger l'homme.
La terre devient l'écume de l'eau.
L'écume de l'eau devient celle d'une autre eau
Et d'une autre eau, puis d'une autre eeeeeaaauuuu
L'eau s'abat sur l'homme, l'eau s'abat sur la terre, Mmmmmmm
L'homme cri, cri, cri... Et la voix de la terre que vous ne regardez pas.
La terre vous dévorer, elle va. (rire) Ha ha ha !
L'eau monte sur le rocher, l'eau monte sur l'arbre, l'eau monte
Sur les champs l'est montée, montée, montée, montée, montée
Elle mon... t elle mon... t elle mon... t elle mon... t elle mon... t elle mon...
L'homme nage pas, nage pas,
L'vieil homme nage pas, nage pas,
L'femme nage pas, nage pas.

Pourquoi l'actualité avec ses masses d'individus, masses de nombres arrondis, déshumanise-t-elle les événements au point de les rendre comme soumis à des forces supérieures à l'homme ? L'information médiatique participe-t-elle aux mythologies présentes ? Et à la naissance des mythologies futures ? Après quoi l'homme court-il ? Devant quoi l'homme court-il ? Quand la terre est-elle oubliée ? Peut-on ignorer une terre d'accueil ? L'exil et l'immigration engagent - ils les mêmes appréhension et réception de la terre d'« accueil » ? Qui est cette terre qui a faim ? Qui parle en son nom ? Est-ce la terre délaissée qui a faim ou est-ce « la faim de la terre » qui nous porte à l'oublier ? Que porte le regard du dominant qui condamne quiconque le croise ? Qu'elle est le sens de cette damnation ? L'homme serait-il victime d'une malédiction due à sa nature oublieuse ?



out commença dans cette une région du Nord-est de l'Europe que l'on appelle aujourd'hui Nederland, et sur laquelle régnait alors le roi Francis XIX, de la grande ville d'Hypocriway.

Au troisième jour de son couronnement, Francis XIX, le grand réformateur, proclama de nouvelles lois et annonça que tous les nerds devaient quitter Hypocriway sur le champ.

Les nerds se reconnaissaient au premier abord à leur tendance à rougir sans cesse. Ils se recroquevillaient comme de timides tortues dès qu'ils se rencontraient, et leurs visages devenaient aussi rouges qu'une pomme mure ou qu'un coquelicot. Le rouge du sang d'un bébé en pleurs. Les nerds étaient d'une timidité extrême.

Leurs corps étaient frêles et pâles. La poitrine des mâles, dépourvue de muscles fiers et saillants, était ornée de deux tétons duveteux et rabougris, comme aspirés vers l'intérieur. Sur leurs visages diaphanes, de longues veines bleues et rouges s'entrecroisaient, slalomant entre les cratères d'un acné chronique. Leurs oreilles étaient semblables à des portes baillantes et leurs dents de devant, elles aussi disproportionnées, à des toboggans. Les nerds affectionnaient particulièrement les lapins auxquels ils ressemblaient.

Francis Sperm les fit donc jeter hors de la ville, aux motifs que leur vision était insoutenable et que leur présence entachait le dynamisme glorieux qu'il ambitionnait pour la cité.

Les nerds quittèrent la ville, rougissant jusqu'à l'écarlate de l'humiliation. Ils marchèrent pendant des heures, à travers la forêt voisine, jusqu'à atteindre des marécages. Et c'est là, qu'ils s'installèrent, dans le flou de la brume humide des marais et nommèrent leur nouveau village Nederland, c'est-à-dire le pays des nerds.

Les nerds ne supportaient plus les symptômes de leur extrême timidité et par dessus tout, ils détestaient leurs rougissements incontrôlables. Au point qu'ils ne s'approchaient qu'en cas d'absolue nécessité et écourtaient leurs échanges, se séparant au plus vite pour retourner à leur solitude. Mais toujours, ils rougissaient et cela leur était devenu un supplice. C'est alors qu'ils développèrent une technique inédite pour y mettre un terme : lorsque l'un d'entre eux rougissait, un membre de sa famille se précipitait et rongeaient de ses petites dents pointues le haut de son crâne jusqu'à percer un trou par lequel s'échappait le sang, comme une fontaine jaillissant au sommet. Le visage redevenait pâle, vidé de l'excès de sang disgracieux et les stigmates de sa honte effacés, le nerd retrouvait son calme et une normalité relative.







Mais un changement surprenant arriva, lorsque qu'ils commencèrent à gratter de la sorte les crânes de leurs nourrissons. Après une semaine ou deux de ses vidanges du sang du rougissement, un nouvel appendice apparaissait sur le crâne des bébés, une partie de leur cerveau sortait du trou et poussait telle une petite pyramide au sommet de la tête. A l'émerveillement de tous, lorsque le bébé atteignait l'âge de 6 mois et qu'il pleurait en fermant les yeux, la tension de son crâne laissait s'échapper une petite note très aigue et douce au sommet de cette protubérance pyramidale. Un son plus doux qu'un lapin agora et plus haut que la cime des arbres de la forêt.

En grandissant, les enfants apprenaient à contrôler ce son puis à le modeler jusqu'à produire un chant. Pour ce faire, ils entraient dans une sorte de danse étrange, une alternance de contractions, de convulsions et de détentes, qui évoquait les pleurs, la douleur, l'enthousiasme et les spasmes du plaisir. Cette danse produisait les sons les plus hauts et les plus profonds qu'il fut donné à l'homme d'entendre.

Bientôt, les nerds découvrirent que certains de ces sons attiraient les animaux, qui approchaient aussitôt fascinés, comme hypnotisés, d'un pas paisible et curieux. Les nerds pouvaient ainsi les capturer et les tuer, et l'aubaine de cette nourriture abondante permit à la communauté de s'agrandir. En deux générations, la population des nerds avait triplé, tant et si bien que la communauté avait dépassé les limites du marais, et que son habitât s'approchait de la ville d'Hypocriway.


Au cours de ce développement prospère, les nerds perdirent peu à peu cette extrême timidité du passé. Certains souhaitaient retourner vivre à Hypocriway : les anciens afin d'y retrouver leurs maisons et le respect, les plus jeunes pour effacer la honte du départ collectif et prendre part à l'émulation de la cité. La communauté désigna donc une unité d'élite. Composée de trois jeunes nerds dont la spectaculaire pyramide crânienne produisait des sons inégalés, elle fut envoyée à la ville.

A proximité de la cité, les trois jeunes talents aperçurent un vieux bûcheron qui abattait des arbres. S'installant dans une clairière, ils se mirent alors à danser et à produire leurs sons aigus. Absorbé par la mélodie, le vieil homme s'arrêta de travailler pour suivre les sons qui le conduisaient à la clairière. Et c'est là qu'il découvrit trois jeunes garçons blancs comme neige, aux visages sillonnés de veines et criblés de kystes, aux oreilles semblables à des portes ouvertes, aux longues dents de lapin, et coiffés d'une étrange protubérance pyramidale. Ils semblaient occupés à se contorsionner, chacun à sa manière et de leurs protubérances crâniennes sortaient des sons inouïs. Et cette modulation sonore qui émanait d'eux l'attirait et le fascinait... (Et quelque chose en eux l'attirait et le fascinait...) Il se retrouva assis, écoutant et observant l'étrange rituel. Et dans son for intérieur, le vieil homme senti naître l'admiration. Quelque chose s'était réveillé en lui, quelque chose qu'il n'avait pas ressenti depuis des années, et qu'il était incapable de nommer ou d'expliquer.

C'est alors que des images traversèrent son esprit : il vit son oncle, qui était mort et qu'il avait tant aimé. Il le vit qui dansait près de la rivière et ramassant des fleurs dans un champ. Il vit la couleur du couchant sur le sein de sa première maîtresse. Et puis, il vit sa propre naissance. Et il se vit en ces premiers instants : corps frêle aussi blanc que la neige, tête violacée aux oreilles éléphantiques, saisi par des pleurs qui donnaient à son visage les couleurs d'une pomme bien mûre ou d'un coquelicot... Il vit son propre rougissement.

Alors, l'homme s'en retourna à Hypocriway pour raconter ce qu'il venait de vivre. Il fut si convaincant et la nouvelle se répandit si vite que le roi Francis XXI décida de recevoir les trois nerds en grande pompe au palais. Et comme le bûcheron, le roi et sa cour furent subjugués par le rituel des nerds et les modulations sonores de leur appendice pyramidal. Et comme le bûcheron, le roi et sa cour sentirent monter en eux des vestiges enfouis, des images premières et ce sentiment de l'admiration. Après leur rituel, dans un silence solennel, le roi s'inclina en signe de son profond respect. Il déclara qu'il se faisait un point d'honneur à réparer l'exécrable faute de goût de son grand-oncle, et qu'il les invitait eux et toute leur société à venir vivre à ses côtés à la cour.

C'est ainsi que les nerds s'en revinrent à Hypocriway où ils furent anoblis et s'habituerent vite au luxe et au confort des palais.



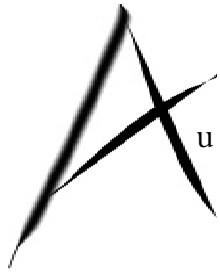
Le lundi devint jour sacré et chômé, car c'était le jour anniversaire de leur retour à Hypocriway. Et tous les lundis, les deux mille cent quatre-vingt-dix-sept membres de la communauté des nerds se regroupaient sur la grande place du palais, enfants comme adultes, pour donner leur rituel. Et la ville entière se réunissait pour célébrer ce qui était devenu un véritable culte. Tous de blanc vêtus, portant des fleurs et des sucreries, venaient là pour assister au rituel, entendre les sons à nuls autres pareils et communier. Et les nerds commençaient leur cérémonie : un gigantesque chœur polyphonique animé de contorsions, de convulsion et de soudaines détentes. Certains nerds avaient les yeux révoltés par l'intensité de leur danse, certains sautillaient frénétiquement, d'autres s'allongeaient face contre terre et s'arc-boutaient. Et de leurs pyramides crâniennes jaillissaient les sons les plus hauts et les plus doux qu'il fut jamais donné aux hommes d'entendre. Et dans la foule hypnotisée, chacun pénétrait l'enchantement de ses rougissements véritables, ceux du jour premier de la naissance. Et tous les citoyens d'Hypocriway rougissaient ensemble. Et ce rougissement traversait leurs vêtements blancs qui rosissaient, et personne ne leur en portait grief. Après quoi les gens de la ville étaient sommés d'approcher, et les uns après les autres, ils devaient prononcer doucement les mots « pardonnez-moi » avant de quitter la place, ravis.

Et ceci se répéta, semaine après semaine, durant 3 ans.

Jusqu'au jour où une épidémie d'une virulence inouïe s'abattit sur Hypocriway. Tous les habitants, tous à l'exception des nerds à qui la vie passée dans les marais avait donné une extraordinaire immunité, furent atteints par une fièvre terrible. Et quand la fièvre cessait, après trois jours de délire, ils étaient devenus sourds. Aucun ne mourut en cette tragique semaine, mais il n'y eut plus à Hypocriway que des sourds et des nerds. Et le lundi arriva, du grand rassemblement. Et comme toutes les semaines, tous vinrent, fatigués mais vêtus de blanc, portant fleurs et sucreries, sur la place du palais, pour le moment tant attendu de leur communion. Mais quand les nerds commencèrent leur rituel, tous ne virent que des corps diaphanes et frêles, des dos voûtés, des visages sillonnés de veines bleuâtres, des visages criblés d'acné, des oreilles comme des portes ouvertes, des dents trop longues. Et ces corps se convulsaient, s'arc-boutaient, bougeaient frénétiquement. Et dans ces visages, les yeux étaient révoltés. Alors tous furent pris d'un étrange sentiment où se mêlait la confusion, le dégoût et bientôt la colère. La haine monta en eux. Et la foule avança, menaçante, vers les nerds qui pris dans l'énergie de leur danse convulsive et de leurs chants, n'eurent pas même le temps de craindre pour leur vie. En quelques minutes, ils n'étaient plus qu'un tas de corps brisés et piétinés à mort.

Il n'y eut plus de danses convulsives, plus de sons à la hauteur et douceur sans pareilles, plus de protubérances pyramidales sur la tête des enfants, ni de laideur pour ouvrir le regard qui dort à l'intérieur des hommes, à Hypocriway. Il n'y eut plus de magie mais des choses normées et normales. A part peut-être, cette tendance au rougissement qui subsista et devint même de plus en plus présente dans la vie des citoyens d'Hypocriway. Ce rougissement de leurs bébés que tous reconnaissaient désormais en eux et qu'il ne pouvaient plus empêcher d'advenir, ce rougissement hérité des nerds, marqua l'entrée dans une nouvelle époque. Et c'est ainsi que la ville fut rebaptisée Nederland et que depuis ce jour, nous désignons l'amour du rougissement d'un bébé « Neder ». En souvenir des nerds et de leur enseignement.

Qu'est ce qui fonde le partage social des sentiments du beau et du laid ? Sont-ils des sentiments naturels liés à la survie ou des sentiments culturels associés à la morale ? En quoi la beauté est-elle une valeur ? La laideur, une anti-valeur ? Qu'y a-t-il en nous que nous ne supportons de voir en autrui au point de l'exclure ? D'où vient chez l'homme ce désir de retour sur les lieux dont ses ascendants furent exclus, chassés : un désir de présent et d'appropriation physique ou un désir de retour du passé et de contemplation de l'absence ? L'art est-il le lieu de l'oubli ? L'art est-il le lieu de la mémoire ? L'art réunit-il ou est-il une expérience individuelle ? Nous réunissons-nous pour vivre simplement la simultanéité du temps de nos expériences individuelles de l'art ? Peut-on apprécier l'art en étant « objectif » ? L'objectivité de l'art n'est-elle pas effrayante ? Pourquoi rougit-on en montrant ses photos d'enfance ?



u royaume des nombres parfaits

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal,
L'absence, le vide c'est mal.

Ils sont 854 327, ils le savent. Ils le savent parce que leur nom c'est leur nombre.
Ils ont tous dit leur nom une fois, et ils ont su qu'ils étaient 854 327. Et ils sont là.
C'est un ensemble. Ils sont partis ensemble, en groupe, et ils sont arrivés ici.
Pourquoi ? Une révolution ? Un cataclysme, un voyage organisé qui a mal tourné ?
Peu importe, ils sont là. Peut-être ont-ils toujours été là.
Sur cette grande plaine jaune, circulaire, bordée de montagnes noires où personne ne va.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal
L'absence, le vide c'est mal.

Les jeunes sont toujours jeunes, les vieux sont toujours vieux.
Rien ne change, personne ne part. Pas de multiplication, pas de soustraction.
Le SYSTÈME est fini, plein, bloqué, parfait.
« Nous sommes / Nous sommes tous » est leur axiome. Ils sont les nombres.
Ils sont 854 327.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal
L'absence, le vide c'est mal.

Comme ici, il y a des attirances, des convergences, des incompatibilités... des binômes.
Par exemple, 1914 et 1918 ont toujours quelque chose à se raconter.
Rien ne les distingue vraiment des autres, peut-être un petit peu plus poilus. C'est tout.
Par exemple, 36 et 15 un peu tristes et démodés, un peu « has been ».
Ou 523325 et 9119, inséparables à la démarche titubante, toujours à la recherche du 20.
Tous vont par groupe. Il y a les théâtraux : 1789, 1917, 1968. Tous ont leur fonction.
35 628, 851, 852 336 et 978 forment un groupe d'étude tentant de trouver l'axiome expliquant leur attraction réciproque. 118 008 et 118 218, initiés par le douze, se chargent de renseigner n'importe quel nombre sur n'importe quel autre nombre.

13

11732



854327

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal
L'absence, le vide c'est mal.

Sinon ils sont comme nous.

A part ce trou qui les traverse de part en part, juste au-dessus du pubis : un cercle parfait de 15 cm de diamètre. On peut voir au travers... en s'agenouillant.

On s'agenouille et on voit au travers. Ils sont comme nous, mais troués.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal,
L'absence, le vide c'est mal.

Des légendes courent sur les origines du système. Au centre de la plaine jaune se dresse un arbre mort. Vestige du monde instable d'avant les nombres. Il serait le père d'un peuple rond et doux, décimé par l'amour impossible pour un peuple sûr et coupant venu des montagnes. Et cet arbre disparaît laissant un trou béant.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal,
L'absence, le vide c'est mal.

Des légendes courent sur les origines du système. Après une guerre de division contre les terribles négatifs, les anciens à virgule, dirigés par le grand pi, auraient posé les bases d'un système moins vulnérable. Et le système est parfait.

Plus de fractions. Pas de virgule. Pas d'approximation. Ils sont entiers.

Ils sont 854 327. Dirigés par les premiers : Le 1, Le 2, Le 3, Le 7, Le 11, Le 13, Le 17, Le 19, Le 23, Le 71, Le 113, Le 269, Le 557, Le 911, Le 1117, Le 2099, Le 2663, Le 3313, Le 3889, Le 4787, Le 4999, etc... naturellement plus parfaits, plus entiers. Indivisibles.

Le plein est bon, le rempli est bon
La vie c'est bien, la mort c'est mal
L'absence, le vide c'est mal.

Et Le vide est dans le système. Il y a ce trou qui les traverse de part en part. Ce cercle parfait de 15 cm de diamètre au-dessus du pubis. Ce vide en eux que chacun essaie de remplir.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal
L'absence, le vide c'est mal.

Le vide est dans le système. Un trou béant apparaît au centre de la plaine jaune.
Et ce vide se met à grandir, peu à peu, rongant le système.
La panique s'installe lorsque, certains nombres voient grandir le trou de leur ventre
au rythme du trou du système. Tous essaient de combler leur vide personnel, afin
pensent-ils, de combler le vide du système. Les uns organisent des séances de méditation
transcendantale, où par la scansion de théorèmes parfaits, On tente de remplir
mentalement le trou. Les autres se précipitent dans les centres psychiatriques Pour des
injections de résine.
Sans résultat.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal,
L'absence, le vide c'est mal.

Les premiers se réunissent. Leur résolution est brutale. Les moins parfaits, les plus
incomplets sont parqués autour du vide central. Mais la démonstration ne suffit pas
à faire reculer le vide. Alors, on jette les moins parfaits dans ce vide qui grandit. Ils
finiront peut-être par boucher le trou. Mais non.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal,
L'absence, le vide c'est mal.

Si le vide est au centre alors le plein est à la périphérie. Le nouveau théorème est bon.
On se tourne vers les montagnes. Bientôt certains cherchent un passage. Ils trouvent une
étroite vallée, s'éloignant en cercle concentrique de la plaine. Ils le nomment le sillon.
Dans la plaine, les nombres disparaissent peu à peu. Les uns sont précipités dans le trou
et leur nombre disparaît à jamais. On ne meurt pas on disparaît. 1915, 1916, 1917 sont
parmi les premières victimes. Trop vides.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal,
L'absence, le vide c'est mal.

Les autres sont autorisés à emprunter le sillon, nourris par l'espoir du plein. Un espoir renforcé, par la musique qui s'élève à intervalles réguliers au-delà des montagnes. Peut-être due à l'arrivée des premiers pèlerins.

Le plein est bon, le rempli est bon,
La vie c'est bien, la mort c'est mal
L'absence, le vide c'est mal.

C'est la fin, les premiers disparaissent aussi, les uns vers le sillon, les autres vers l'abîme du centre.

Il marche dans le sillon, pourtant il est le plus incomplet des incomplets. Il a un trou dans le ventre et un trou dans la tête. Il est le 8. Il va vers la musique. Ceux qui sont devant lui s'arrêtent et pleurent. Le grand plein n'est pas là, c'est le vide qui est au bout du sillon comme au centre. Tous s'agenouillent. Un bras d'argent vient vers eux. A son bout, une aiguille racle le fond du sillon. Elle écrase les nombres. Ils deviennent le plein. Ils sont le sillon. Ils sont la musique qui s'élève sous l'aiguille d'argent.

Il est le 8. Il est né troué. Il a un trou dans le ventre et du vent dans le crâne. Il est le nombre dans un nombre. Il est le 8. Le plus imparfait des imparfaits.

Le vide est proche, il se couche sur le côté et l'infini naît.

L'aiguille le coupe en deux et le zéro naît.

13

11732



854327

∞

Est-ce l'image d'une société qui dévore ses propres enfants pour donner naissance, ici, à la musique ? une mystique ?

Y a-t-il l'idée d'un peuple qui mourrait en chantant, mystique, sans conscience individuelle et collective ?

La sensation du vide, du manque ronge cette société.

En serait-il de même pour la nôtre ? Quand la vie semble avoir peu de valeur...

Y a-t-il un lien entre la question de la mort et le prix de la vie ?

Le vide existe-t-il vraiment ?

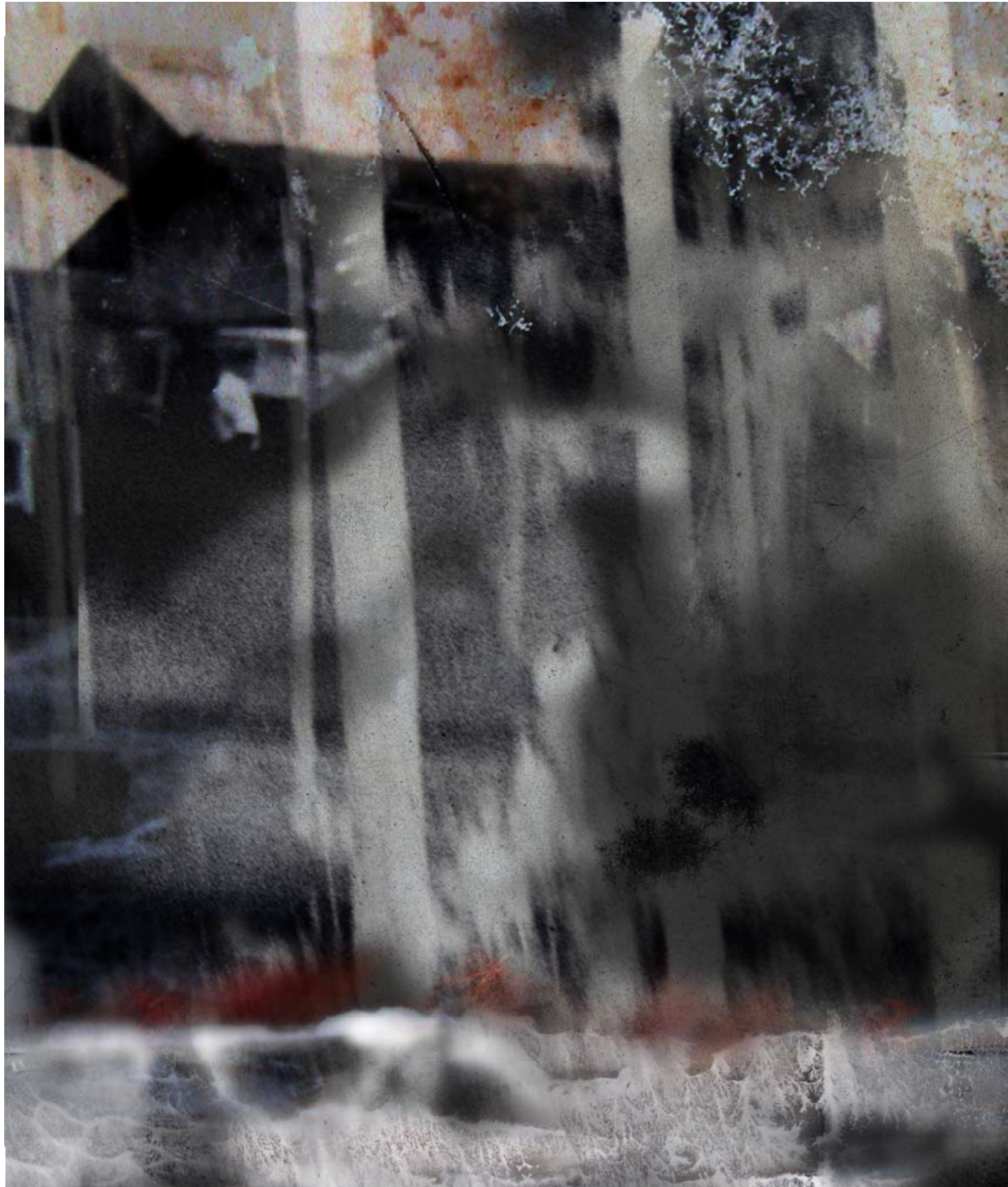
Pourquoi n'y a-t-il rien, plutôt que quelque chose ?

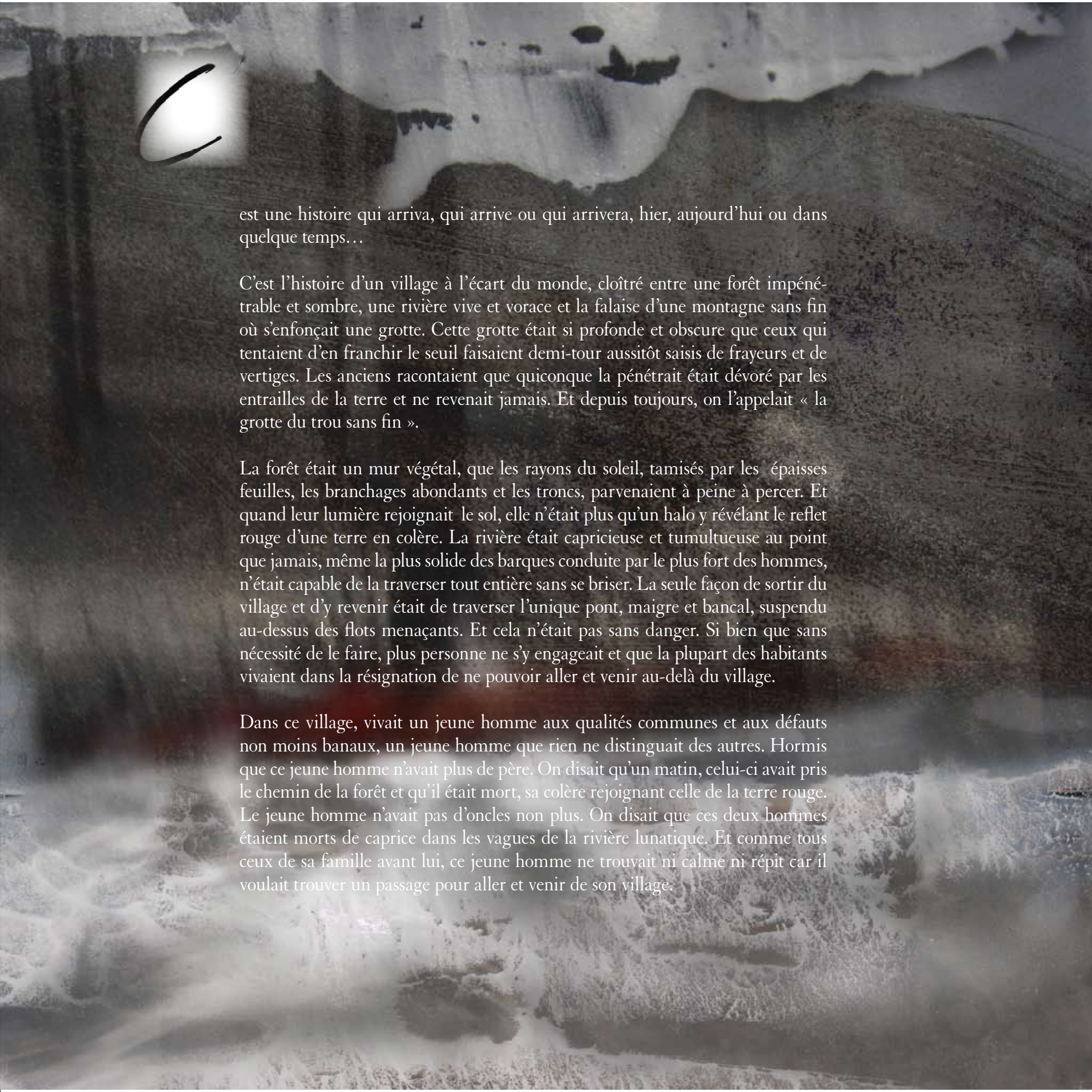
Ou pourquoi y'aurait-il quelque chose plutôt que rien ?

Quel lien entre mystique et arbitraire ?

La peur du vide et du manque peut-elle ronger une société au point de lui faire perdre conscience individuelle et conscience collective ?

La musique qui adoucit les mœurs, livret-elle les êtres à l'oubli et à la docilité ? Quels échos pour aujourd'hui, pour nous ?





est une histoire qui arriva, qui arrive ou qui arrivera, hier, aujourd'hui ou dans quelque temps...

C'est l'histoire d'un village à l'écart du monde, cloîtré entre une forêt impénétrable et sombre, une rivière vive et vorace et la falaise d'une montagne sans fin où s'enfonçait une grotte. Cette grotte était si profonde et obscure que ceux qui tentaient d'en franchir le seuil faisaient demi-tour aussitôt saisis de frayeurs et de vertiges. Les anciens racontaient que quiconque la pénétrait était dévoré par les entrailles de la terre et ne revenait jamais. Et depuis toujours, on l'appelait « la grotte du trou sans fin ».

La forêt était un mur végétal, que les rayons du soleil, tamisés par les épaisses feuilles, les branchages abondants et les troncs, parvenaient à peine à percer. Et quand leur lumière rejoignait le sol, elle n'était plus qu'un halo y révélant le reflet rouge d'une terre en colère. La rivière était capricieuse et tumultueuse au point que jamais, même la plus solide des barques conduite par le plus fort des hommes, n'était capable de la traverser tout entière sans se briser. La seule façon de sortir du village et d'y revenir était de traverser l'unique pont, maigre et bancal, suspendu au-dessus des flots menaçants. Et cela n'était pas sans danger. Si bien que sans nécessité de le faire, plus personne ne s'y engageait et que la plupart des habitants vivaient dans la résignation de ne pouvoir aller et venir au-delà du village.

Dans ce village, vivait un jeune homme aux qualités communes et aux défauts non moins banaux, un jeune homme que rien ne distinguait des autres. Hormis que ce jeune homme n'avait plus de père. On disait qu'un matin, celui-ci avait pris le chemin de la forêt et qu'il était mort, sa colère rejoignant celle de la terre rouge. Le jeune homme n'avait pas d'oncles non plus. On disait que ces deux hommes étaient morts de caprice dans les vagues de la rivière lunatique. Et comme tous ceux de sa famille avant lui, ce jeune homme ne trouvait ni calme ni répit car il voulait trouver un passage pour aller et venir de son village.



Une nuit, guidé par un appel du fond de ses entrailles, il se dirigea silencieusement vers la grotte et y pénétra. Quelques heures plus tard, juste avant que le soleil ne se lève, il en ressortit avec un étrange sourire et retourna se coucher. La nuit suivante, il attendit que tout le monde au village fût couché, puis quitta son lit et reprit le chemin de la grotte dont il sortit avant que la lumière du jour ne se fit, retournant se coucher. C'est ainsi qu'il reprit plusieurs nuits de suite, secrètement et silencieusement, son chemin vers la grotte, dont il ressortait toujours au lever du soleil.

Mais une nuit, un vieux du bout du village fut réveillé par les tourments d'un rêve étrange. Il s'était assis méditant sur la terrasse de sa maison qui donnait sur la falaise, lorsqu'il aperçut le jeune homme qui sortait du village. Intrigué, il le suivit des yeux, le vit se diriger vers la grotte au trou sans fin et disparaître à l'intérieur. Le vieux se leva sans hésitation et se dirigea sur les pas du jeune homme. Mais arrivé au seuil de la grotte, il n'osa pas entrer. L'obscurité y était si dense. Tremblant, il alla s'asseoir à une distance raisonnable de l'entrée de la grotte où il attendit, tendant l'oreille et les yeux rivés vers ce trou plus noir que la nuit, jusqu'à ce que... comme toutes les nuits avant l'aube, le jeune homme réapparut et reprit le chemin de sa maison.

Le vieil homme stupéfait se frotta les yeux, se pinça, fit quatre pas en avant et quatre pas en arrière pour confirmer qu'il ne dormait pas et que le jeune homme était bel et bien en vie. Puis à son tour, s'en retourna chez lui.

Le lendemain, à l'heure où le village était endormi, le jeune homme sortit de sa maison et reprit son chemin vers la grotte sans savoir que cette fois, il était suivi par quatre vieillards. Les quatre hommes marchèrent sur ses talons jusqu'à la grotte, avant de s'arrêter à son seuil, tous également effrayés. Et s'asseyant à une distance raisonnable, ils en gardèrent la sortie, l'oreille tendue et les yeux rivés vers le trou plus noir que la nuit, jusqu'à ce que... comme toutes les nuits avant l'aube, le jeune homme réapparut et reprit le chemin de sa maison.

Le lendemain, à l'heure où le village semblait endormi, le jeune homme sortit de sa maison et reprit son chemin vers la grotte sans savoir que cette fois, il était suivi par le village entier. Le village marcha sur ses talons jusqu'à la grotte et enhardi par une force collective pénétra derrière lui à l'intérieur de la grotte au trou sans fin.

Tous marchaient silencieusement, groupés et serrant de près le pas du jeune homme qui les guidait dans l'obscurité. Le seuil de la grotte était loin bientôt et le temps s'écoulait, long en comparaison du temps qu'il faut pour planter un arbre, et plus court que le temps qu'il faut entre 2 repas. Puis, l'issue de l'autre côté apparut, le jeune ralentit son pas et tous firent de même. Et lorsque enfin, ils débouchèrent à l'autre bout de la grotte, ils découvrirent un village identique au leur, un village qui semblait être le leur.

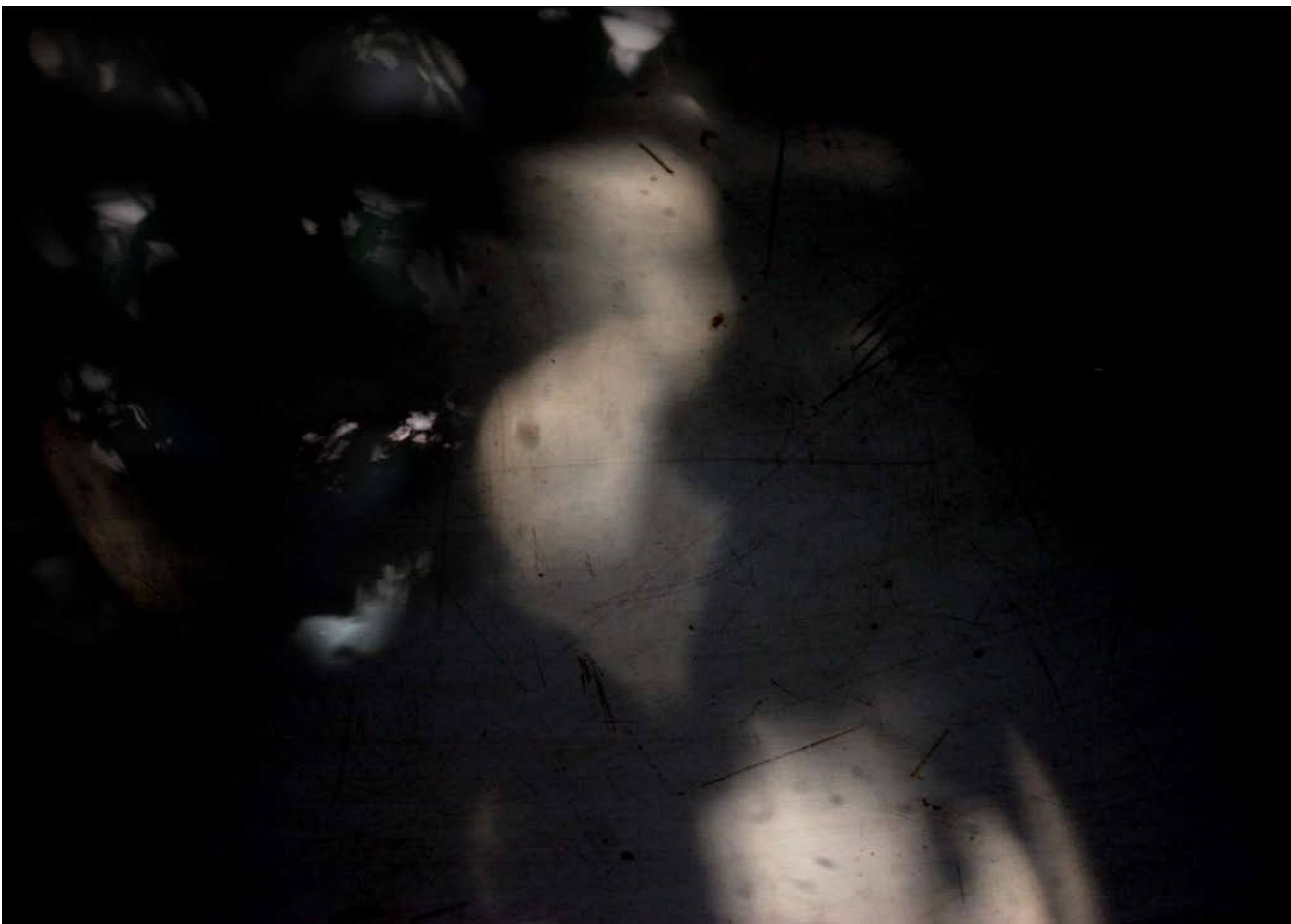
Ce n'était pas leur village, mais s'en était le miroir parfait : il y avait là les mêmes maisons, les mêmes rues, les mêmes arbres, les mêmes personnes... Simpletment la forêt ne semblait pas aussi terrible et la rivière n'y était pas aussi capricieuse, donnant au double une trouble singularité.

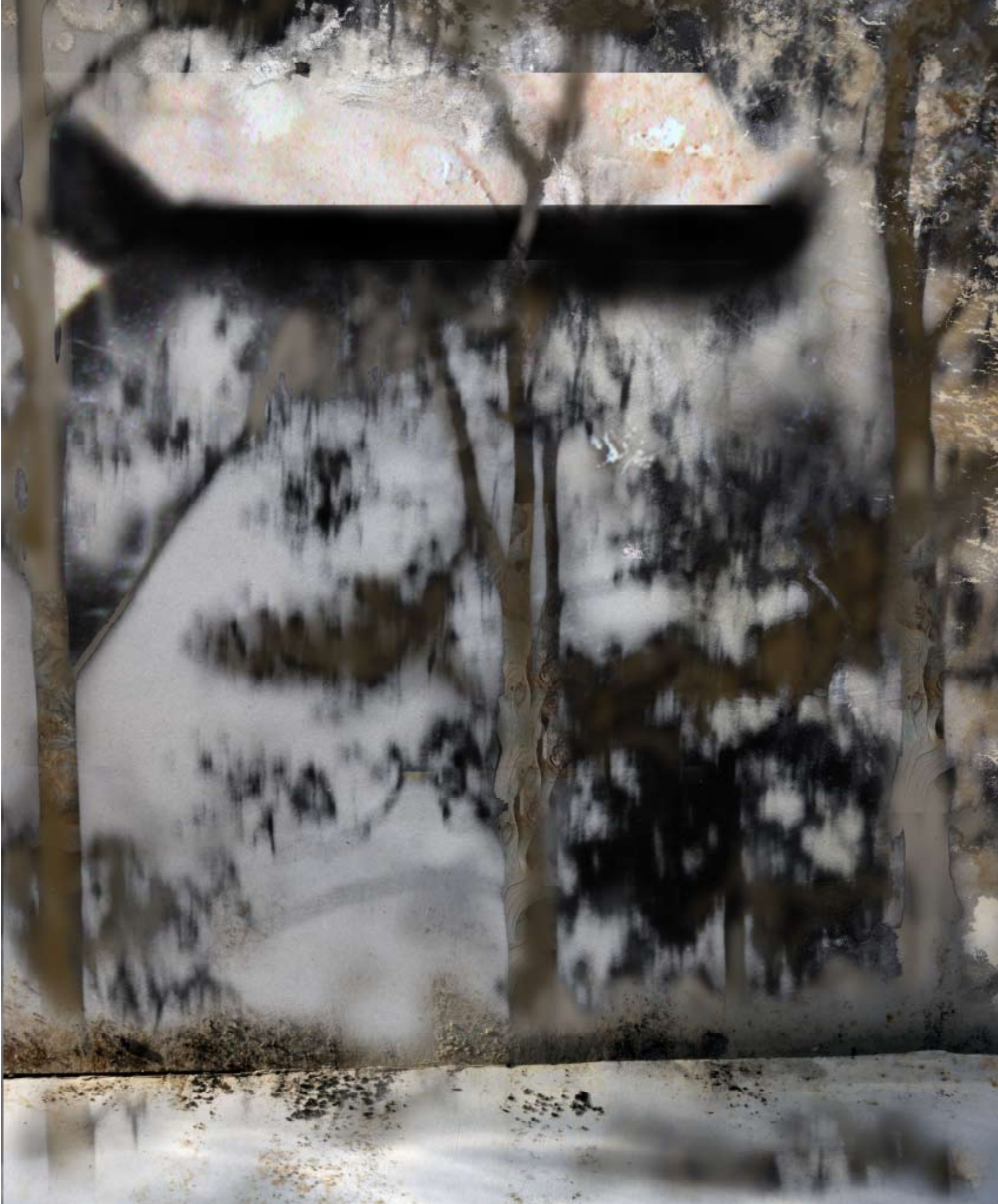
Et tout le monde vit son village. Et tout le monde se reconnut.

Stupéfaits, tous se frottèrent les yeux, se pincèrent, firent quatre pas en avant et quatre pas en arrière, pour confirmer qu'il ne dormaient pas. Mais ils ne dormaient pas et ils étaient devant l'image d'eux-même.

Ils passèrent là une partie de la nuit.

Peu avant l'aube, sans se consulter et comme par habitude, ils prirent le chemin du retour, traversant en sens inverse et d'un pas hésitant le trou obscur. Mais, lorsqu'ils franchirent le seuil de la grotte pour se retourner chez eux, ils ne trouvèrent plus rien de ce qui était leur village. Plus de maisons, plus de rues, plus d'arbres. Le village avait disparu comme s'il n'avait jamais été. Il n'y avait là qu'une forêt rouge de colère et une rivière agitée de tumultes capricieux.





Il y a une superstition populaire anglaise qui dit :« Si jamais tu croises ton double sache que ta mort est proche ». Penser l'idée de se reconnaître parfaitement appelle le changement radical dans la vie ou a la mort.

Annexe



Exposé de l'éminent professeur au Collège de Rance, Samuel Dutraitre, à l'occasion des 10 èmes rencontres d'ethnoscience esthétique.

Dans la ville de Nederland, NE/DER/LAND (NE comme les murs et DER de la beauté), tout le monde était jeune et beau. La règle disait : « Tout neurd doit quitter la ville et ne jamais plus être vu. A défaut, il sera exécuté sans jugement, sur le champ ».

Que ce qu'un neurd ?

Substantif désignant une personne blêche (du vieux français blêchoy se dit de la chèvre, aheuu en hébreu), personne atroce, abominable, répugnante, hideuse ; ressemblant à la broche à foin (expression québécoise). Exemple : un humain aux oreilles un peu trop grandes, aux dents mal disposées, une personne ridée et ou eu à plaindre. Bref une mocheté.

Donc les neurds, devaient s'enfuir et se cacher pour survivre. Ils trouvaient refuge dans la forêt, les marais, en fait, en toutes zones impropres à la culture maraîchère.

Donc, ils mangent essentiellement des racines et pratiquent en courant très vite la chasse aux insectes. Ainsi, ils peuvent consommer cigales, coccinelles, cousins et gendarmes. Des conditions de vie extrêmement dures auxquelles ils survivent grâce à une profonde connaissance de l'écosystème. A la source de leurs coutumes, nous trouvons des notions en géologie, coprologie, mésologie, et phyto-thérapie (avec une H).

Leur régime alimentaire presque exclusivement végétarien (peu d'apports protéiniques) entraîne de nombreuses déficiences : rachitisme chronique, dépigmentation de la peau, et l'apparition de caractères sexuels secondaires très intéressants : une protubérance crânienne qui sous l'effet d'une forte excitation émotionnelle, déclenche de forts épanchements de fluides corporels. Bref...

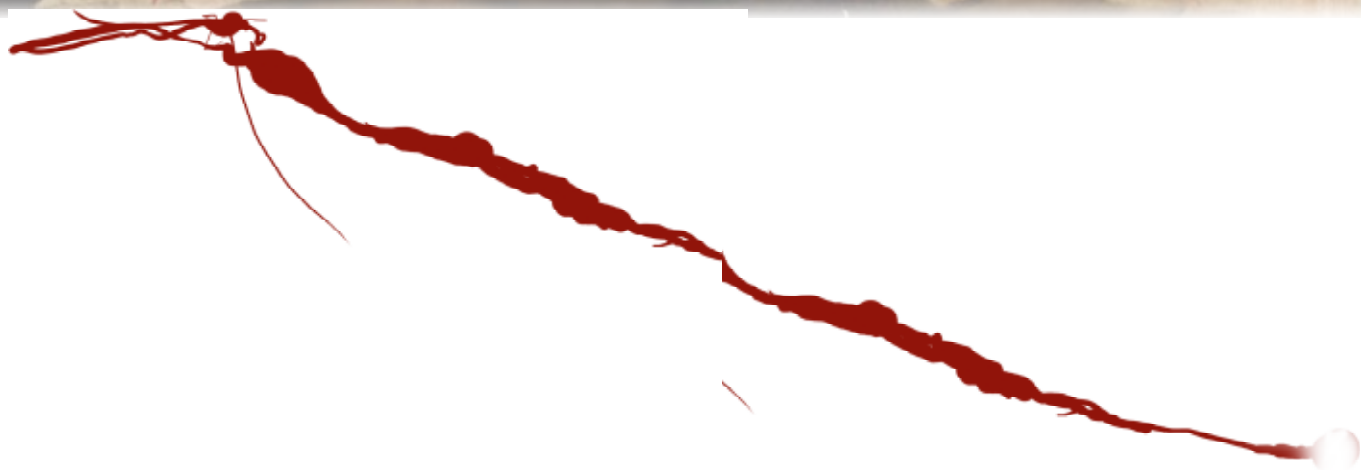
Revenons à Nederland, NE/DER/LAND (NE comme les murs et DER de la beauté).

Un jour, un terrible fléau s'est abattu sur cette ville de Nederland, NE/DER/LAND (NE comme les murs et DER de la beauté).

Les uns après les autres les beaux de Nederland ont perdu la vue, l'audition puis la parole. La ville était paralysée. Les indigènes ne pouvaient plus manger ni boire. Ils ont commencé à mourir assis dans le noir, comme ça, par terre, ou euh /sur une chaise.

Certains analystes font un rapprochement pertinent avec un fléau similaire très répandu dans les paradis fiscaux, d'autres à une malédiction divine provenant du semi-dieu allahpachalamouch' roi et gérant de l'eau vive.

Enfin...







Et c'est alors qu'une voix off leur dit :

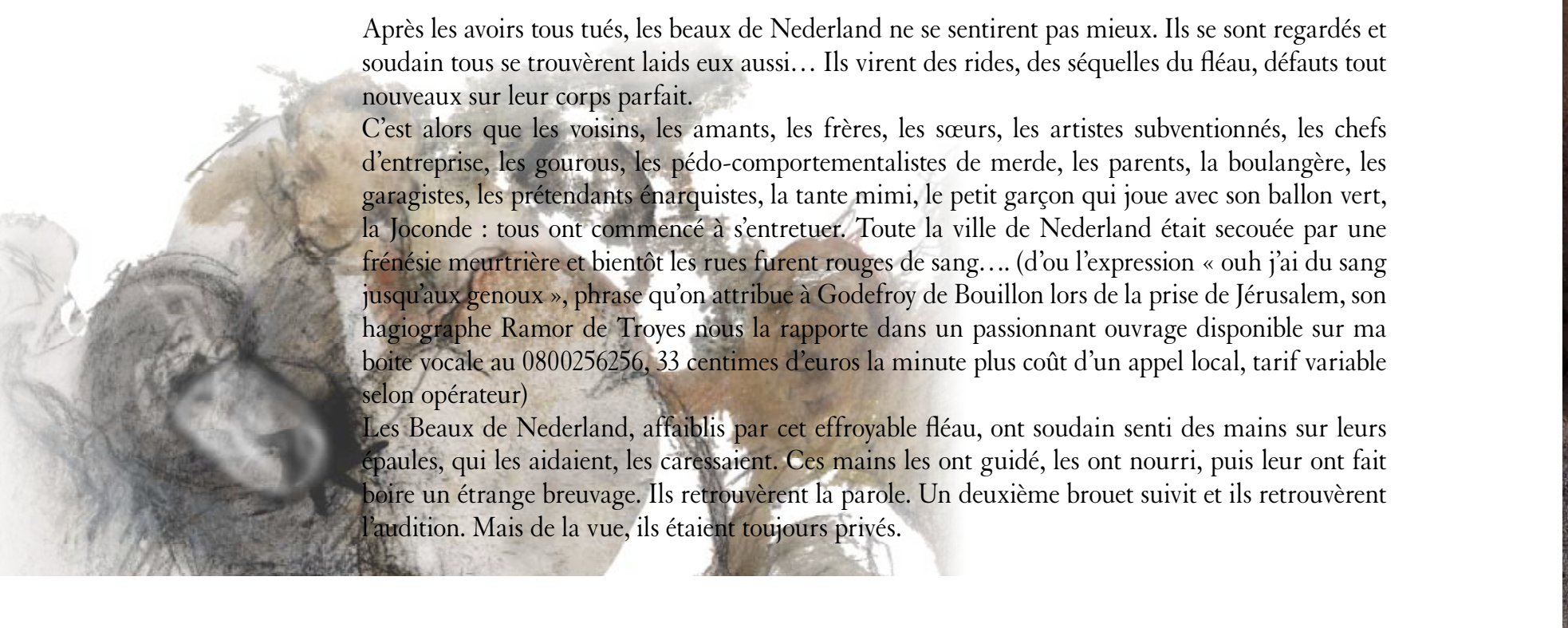
Oui,* peuple de Nederland, * vous qui nous avez chassés, * battu, humilié traqué comme des animaux, * nous acceptons de vous guérir * mais laissez-nous venir ici, vivre avec vous, * vivons ensemble ! * aimons-nous, * tenons-nous la main, * échangeons nos fluides corporels, que les fautes du passé soient oubliées ! * aimons-nous ! * Joie sur les visages, joie dans les cœurs, * construisons ensemble un avenir radieux pour nos enfants, * améliorons ainsi notre pouvoir d'achat !!! *».

Dans leur détresse, les beaux de Nederland dirent : « oui ». Un troisième nectar vint humecter leurs lèvres et leur redonna la vue. C'est alors qu'ils virent apparaître une foule de Neurds, corps fatigués, oreilles trop grandes, dents mal disposées, cheveux gris, nez camus, poils dans les oreilles. Ce tableau insoutenable révolta les beaux de Nederlands (NE comme les murs et DER de la beauté). Ils prirent leurs épées et lacérèrent cette immonde vision. Ces neurds pétrifiés d'horreur, ils les zigouillèrent, ils les tuèrent tous. Je cite : « Ils les frappent sans laisser ni fugitif ni évadé, ils les frappent tous à bouche d'épée hommes et femmes, il n'en reste pas une haleine, ils exterminent tout sur la face de la glèbe, leurs sang est répandu comme de la poussière, leurs bidoche comme des crottes, leurs sang est un fleuve fou qui cours dans la ville... »

Après les avoir tous tués, les beaux de Nederland ne se sentirent pas mieux. Ils se sont regardés et soudain tous se trouvèrent laids eux aussi... Ils virent des rides, des séquelles du fléau, défauts tout nouveaux sur leur corps parfait.

C'est alors que les voisins, les amants, les frères, les sœurs, les artistes subventionnés, les chefs d'entreprise, les gourous, les pédo-comportementalistes de merde, les parents, la boulangère, les garagistes, les prétendants énarquistes, la tante mimi, le petit garçon qui joue avec son ballon vert, la Joconde : tous ont commencé à s'entretuer. Toute la ville de Nederland était secouée par une frénésie meurtrière et bientôt les rues furent rouges de sang... (d'où l'expression « ouh j'ai du sang jusqu'aux genoux », phrase qu'on attribue à Godefroy de Bouillon lors de la prise de Jérusalem, son hagiographe Ramor de Troyes nous la rapporte dans un passionnant ouvrage disponible sur ma boîte vocale au 0800256256, 33 centimes d'euros la minute plus coût d'un appel local, tarif variable selon opérateur)

Les Beaux de Nederland, affaiblis par cet effroyable fléau, ont soudain senti des mains sur leurs épaules, qui les aidaient, les caressaient. Ces mains les ont guidés, les ont nourris, puis leur ont fait boire un étrange breuvage. Ils retrouvèrent la parole. Un deuxième brouet suivit et ils retrouvèrent l'audition. Mais de la vue, ils étaient toujours privés.





Puis, tout devint silencieux. Tous les habitants de la ville de Nederland étaient morts. NE/DER/LAND (NE comme les murs et DER ou es ta beauté). Vision d'horreur, corps mutilé, chaussures dans les arbres, petits corps recroquevillé dans des sacs mammouth.

Tous étaient morts... Sauf un.

C'était un enfant que sa mère avait voulu noyer, il rougissait trop. Elle l'avait laissé pour mort dans la rivière, mais en fait il respirait encore. Certains y verront la marque du divin, d'autres le traduiront par ce qu'on appellera plus tard le phénomène du « bébé nageur ».

Et ce petit Moïse dériva le long du fleuve, loin de la ville, pendant des semaines (un vrai miracle). Il finit par échouer dans les filets d'un couple de pêcheurs du Perche. Ce couple stérile (sans doute la consanguinité ou la centrale toute proche) décida de recueillir l'enfant (quel bel exemple d'humanité) et de l'élever.

Une fois de plus l'humain subissant les coups de boutoirs du destin se relève plus grand, que lorsqu'il était à genoux devant les forces du mal.


Emotion du professeur

Imaginez-vous la joie de ses parents adoptifs lorsque ces mots fusèrent de sa toute petite bouche d'enfant : « Nederland... Nederland... Nederland ». On l'appela naturellement « Nederland », comme ça se fait chez les gens simples.

Puis bien vite, « neurd », Neurd pour faire plus court.

Merci.





* inspire et expire très bref, de scaphandrier.

Une société a-t-elle besoin de bourreaux et de victimes ? Quelles victimes sanctifions-nous ? Pourquoi y a-t-il un monument du soldat inconnu, rue des martyres, avenue du marichal Draifus... mais n'y-a-t-il pas de place des SDF, de boulevard des tondues de 1945, d'avenue des nègres... ?



La Compagnie Sisyphe Heureux



Nausicaa Favart Amouroux



9 782733 903469